



Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 1er Août 1862.

No. 15.

SOMMAIRE.—Chronique de la Quinzaine.—Bibliothèque Paroissiale.—Les finances de la France et de l'Angleterre.—L'Eglise Romaine et le Concordat Autrichien.—Musique et Musiciens, (suite).—Essai sur l'importance de la Déclamation et de son étude, par M. A. Pariseau.—La Pêche à la Ligne, par Alphonse Karr.—Feuilleton : Un projet d'Avenir, par Ana Ediane.—Un peu de tout.—Musique religieuse : *Tantum Ergo*.—Variétés.

### CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 31 juillet 1862.

L'attention du monde entier s'est portée, dans ces derniers temps, sur l'immense réunion des Evêques dans la Capitale du Monde Chrétien. Des relations ont été publiées dans presque tous les journaux, mais éditées au jour le jour, elles

ne présentaient pas ce qu'il y avait de plus beau et de plus touchant dans l'ensemble de cette admirable manifestation.

Bientôt des relations complètes seront publiées et mises entre les mains des fidèles, et alors on verra mieux la portée et la grandeur d'un tel événement.

Le Souverain Pontife, voulant procéder à la canonisation des saints martyrs japonais, vit tout d'abord qu'il serait privé de la présence des Evêques Italiens qui l'assistaient ordinairement dans ces saintes solennités ; le gouvernement hostile à l'Eglise qui détient l'Italie, avait fait pressentir sa résolution de refuser toute liberté sous ce rapport aux Evêques Italiens,

alors le Souverain Pontife fait connaître sa situation à l'Episcopat du monde entier, et de toutes parts, de toutes les extrémités, arrivent les saints Evêques accompagnés et suivis d'un clergé nombreux.

C'était une éclatante réponse de la Providence aux odieux efforts des vains ennemis de l'Eglise. C'était encore une vérification nouvelle des annonces prophétiques :

Quare fremuerunt Gentes et populi  
Meditati sunt inania :  
Astiterunt reges terræ et principes  
Convenerunt in unum adversus Dominum  
Nadversus Christum ejus.  
.....  
Qui habitat in cœlis irridibit eos, etc., etc.

Les ennemis de l'Eglise avaient peut-être espéré dépouiller, par leurs menées et par leurs empêchements, le Souverain Pontife de cet éclat extérieur qui a tant de puissance sur les esprits même les plus élevés.

Mais qu'ont-ils gagné avec leurs défenses ? C'est que le monde catholique a vu avec consolation une des plus imposantes manifestations dont l'Eglise ait jamais donné le spectacle.

Les résultats de plus sont incalculables, les Evêques se sont vus et se sont entretenus des afflictions, mais aussi des espérances de l'Eglise.

Dieu ne permet jamais que l'Eglise, son Epouse bien-aimée, ait en partage que des épreuves et des adversités.

On voit les coups furieux que l'impiété porte à Rome, mais ce n'est pas là tout le tableau que présente le monde en ce moment. En même temps la foi augmente toujours son Empire ; la Cochinchine et la Chine sont entrées dans une voie nouvelle et sont désormais accessibles aux missionnaires ; l'Eglise d'Orient salue le retour des Bulgares ; d'autres pays voient des changements pleins d'espérances ; depuis dix ans la Propagation de la Foi aidée de la Ste. Enfance a presque doublé ses ressources ; bien des âmes sont revenues dans les dernières années des sentiers de l'erreur ; il n'y a qu'à voir la relation de la Canonisation publiée par le *Times* de Londres pour comprendre qu'un souffle du catholicisme a passé même sur cette terre hostile de l'Angleterre.

Donc pour ceux qui sont attentifs aux promesses faites à l'Eglise et qui y ont mis toute leur confiance, il y a à considérer plus d'un horizon dans le temps présent, à réfléchir et à

méditer profondément sur les voies indéfectibles de la Providence.

Après Rome, c'est l'Amérique qui attire les regards et, de plus, on peut dire qu'avec les intérêts matériels qui s'y agitent, il y a beaucoup d'intérêts spirituels qui méritent sérieusement l'attention dans cette question.

Au point de vue des intérêts matériels, les hommes sérieux ne peuvent s'empêcher de gémir en voyant ces multitudes immenses poussées les unes contre les autres par l'esprit de ruine et de destruction.

Ces ruines entassées sur des ruines, ces feux qui ont détruit des valeurs considérables, les massacres en bataille rangée de frères contre frères, affligent l'humanité et menacent l'avenir du commerce et de l'industrie ; or le commerce et l'industrie sont le gagne-pain des pauvres et des classes ouvrières du monde entier.

Qu'il est donc à désirer que ces deux grandes fractions de la nationalité américaine déposent leurs armes et les sentiments homicides qui les animent ; mais, en même temps, les prétentions du Nord sont si exorbitantes quelles rendent toute pacification impossible dans le présent et impraticable dans l'avenir.

Au point de vue spirituel, on comprend combien il est important qu'il ne se fonde pas au sein de l'Amérique une domination protestante toute puissante qui finirait par absorber les fractions environnantes.

La Providence ne permettra pas une telle absorption et les événements actuels nous semblent le commencement d'une ère-nouvelle pour les intérêts catholiques dans le Nouveau-Monde.

Ce qui se passe donc en Amérique intéresse la paix du monde entier et aussi l'avenir de l'Eglise.

L'Europe a les intérêts les plus précieux engagés dans cette guerre et à côté de l'objet matériel de cette lutte, l'Eglise en contemple un autre d'une nature bien supérieure.

Du reste les Etats du Sud ont montré jusqu'à présent une force et une énergie, que les échecs n'ont pu diminuer et que les nouveaux succès ont exalté au plus haut degré.

Nous avons lu dans les journaux de la dernière quinzaine une lettre d'un M. Hidalgo, mexicain, sur les intérêts du catholicisme en Amérique.

Cette lettre, très bien raisonnée et dictée

par un esprit élevé, réfléchi et plein d'une foi vive, mérite une sérieuse attention.

M. Hidalgos signale la position du protestantisme en Amérique vis-à-vis du catholicisme.

Depuis le commencement du siècle, le protestantisme a fait en Amérique les progrès les plus grands : il a établi un peuple nombreux, actif, puissant, au milieu d'un territoire immense qui n'est pas même encore occupé dans la dixième partie de son étendue ; de plus, ce peuple, qui croît et grandit chaque année et qui à chaque retour de la belle saison s'avance toujours de plusieurs lieues sur le désert qu'il conquiert et fertilise, ce peuple devenu déjà l'un des plus puissants du monde, travaille à attirer à lui les nationalités environnantes ; il regarde les possessions anglaises du Nord, comme sa proie assurée dans l'avenir, à cause de la similitude de race, d'origine, de croyances, de mœurs, mais de plus il porte tous ses efforts vers le Sud, ou après le Mexique qu'il espère conquérir dans un temps plus ou moins proche, il contemple les petites républiques du centre qui lui donneront ensuite accès dans l'Amérique Méridionale.

Il est vrai que jusqu'à présent ce peuple formé d'émigrations diverses a mis toutes les croyances sur le pied d'égalité, mais, le jour où il sera seul maître, observera-t-il la même modération, c'est ce qu'on ne pourrait dire et c'est ce qu'il serait plus qu'imprudent d'affirmer.

Qu'y a-t-il donc à désirer dans de pareilles circonstances, conclue M. Hidalgos, c'est qu'il se forme en Amérique quelque grande puissance catholique qui puisse balancer les efforts du protestantisme, et qui puisse offrir une protection à tous ceux qui professent la vraie foi.

C'est que de plus, cette puissance catholique soit à même de mettre une barrière insurmontable aux efforts envahisseurs de la race Anglo-Saxonne au Sud de l'Amérique.

L'expédition du Mexique accomplie en ce moment par la France, peut avoir ce résultat, elle se recommande donc à la sympathie des cœurs catholiques.

Lorsqu'on considère l'Amérique Méridionale et l'Amérique Septentrionale, on voit que le catholicisme à la majorité numérique ; de plus, tous ces Etats qui ont succédé aux anciennes colonies Espagnoles, et qui jusque là, avaient été ravagés par l'anarchie, commencent à reve-

nir à une situation meilleure et sont définitivement entrés dans une voie d'amélioration morale, religieuse et matérielle.

Mais d'un autre côté, il est certain que la population protestante à une force et une puissance qui seraient excessivement redoutables pour l'avenir des catholiques, si elle n'était pas balancée et tenue en respect par des voisinages puissants.

La scission du Sud servira ces intérêts, la constitution du Mexique en un Etat bien ordonné qui le mette à l'abri d'aucune entreprise ultérieure, de la part de ses puissants voisins, sera également favorable au bien de la civilisation et aux intérêts de la religion.

Quelques journaux avaient attribué à l'Empereur des Français, la pensée de mettre le Mexique sous le Protectorat de l'Impératrice des Français ; ils se fondaient, sur ce que l'Impératrice, qui est de la grande famille des Guzmans d'Espagne, et par conséquent de la race illustre d'où est sorti St. Dominique, est descendante d'une fille de Montezuma, qui a épousé au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle l'un des Guzmans, ancêtres de l'Impératrice actuelle, tout cela est loin sans doute des vraies intentions de l'Empereur, qui avait au contraire songé à un autre moyen de satisfaire les vœux des mexicains pour un gouvernement ferme et établi.

---

Les abonnés de la Bibliothèque paroissiale sont invités à remettre les livres qu'ils en ont empruntés, dès le 1<sup>er</sup> Août et les jours suivants, afin que l'on puisse y rétablir l'ordre, compléter les catalogues, réparer les reliures emdommagées.

Plusieurs ouvrages ont disparu, d'autres sont dépareillés ; nous prions donc les personnes qui, les années précédentes, auraient oublié de rapporter les volumes absents, de vouloir visiter leur propre bibliothèque et de réparer cet oubli ; elles rendront un véritable service aux personnes qui nous les demandent depuis longtemps sans que nous puissions les satisfaire.

Nous espérons, cet Automne, recevoir d'Europe un nombre assez considérable d'ouvrages choisis entre les plus nouveaux et les plus intéressants. Les personnes donc qui voudront, cet hiver, se procurer d'agréables loisirs, feront

bien de s'abonner dès que la bibliothèque sera de nouveau ouverte au public.—*Communiqué.*

LE DIRECTEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE.

### Les Finances de la France et de l'Angleterre.

Une nation est-elle d'autant plus riche qu'elle paie plus d'impôts ? Oui, disent certains financiers de l'école moderne. Non, répond le journal anglais l'*Economist*. Plus vous lui prenez, moins il lui reste pour produire : le capital fructifie entre les mains du peuple ; il est inerte et sans puissance créatrice dans les caisses du fisc. Or, le fait saillant de notre époque, fait d'une immense importance, est l'énorme absorption par les gouvernements de masses de numéraire improductives, et qui, depuis dix ans, dépassent 12 milliards en sus des budgets réguliers.

A ce propos, l'*Economist* consacre un article spécial à la situation financière de chacune des grandes puissances de l'Europe, d'autant plus intéressant que tous ses renseignements sont puisés soit aux sources officielles, soit dans les rapports des ambassadeurs britanniques. Nous nous contenterons, pour éviter d'interminables et fastidieuses séries de chiffres, d'analyser brièvement ce qui concerne les deux premières puissances du monde, la France et l'Angleterre.

« Excepté la Grande-Bretagne, dit l'*Economist*, tous les grands gouvernements sont aujourd'hui dans le besoin. Seule, depuis dix ans, l'Angleterre n'a pas vu croître sa dette : montant à 19 milliards 758 millions au 31 décembre 1849, elle n'était, au 31 décembre 1861, que de 19 milliards 998 millions ; augmentation, 241 millions. » Mais l'Inde vient faire ombre au tableau. Depuis le mois d'avril 1857, la dette indienne s'est accrue de 47 millions sterling, et dépasse maintenant 2 milliards 674 millions, non compris les engagements du Gouvernement pour garanties aux chemins de fer et autres obligations. Par le fait, donc, la dette anglaise dépasse 22 milliards 672 millions. Elle est plus forte à elle seule que les dettes publiques de la France, de l'Autriche, de la Russie, de l'Italie et de la Turquie réunies, et qui se répartissent ainsi : France, 9 milliards 718 millions ; Autriche, 7 milliards 110 millions ; Italie, 2 milliards 106 millions ; Russie, 2 milliards 196 millions ; Turquie, 1 milliard 37 millions. Total, 22 milliards 167 millions.

Dette anglaise : 22 milliards 672 millions.

Dette des cinq puissances : 22 milliards 167 millions.

Différence à la charge de l'Angleterre : 505 millions.

Malgré cela, l'*Economist* est fier des finances de son pays, et jusqu'à un certain point il a raison. Il est positif que depuis dix ans la dette anglaise est presque restée stationnaire, quand elle s'accroissait énormément dans les autres pays, et surtout en France, où elle a presque doublé. Mais il ne faut pas oublier que si, depuis, quelque temps, le gouvernement anglais évite le plus possible de recourir aux emprunts, uniquement pour ne pas grossir le chiffre déjà si colossal de sa dette, en revanche, au moyen de l'*income-tax* et de quelques autres impôts excessivement onéreux, il se procure le capital que d'autres gouvernements préfèrent demander à l'emprunt. A-t-il raison ? Vaut-il mieux que la génération actuelle paie ses folies que d'en léguer le passif à

celle qui la suivra ? Il suffit de poser la question pour la résoudre affirmativement. Il convient à l'Angleterre de se laisser gouverner par lord Palmerston et de lui confier sa bourse, il est juste qu'elle en subisse les conséquences.

En somme, la nation de l'Europe la plus prospère au point de vue financier doit près de 23 milliards, soit douze ans de son revenu ! Heureusement que les gouvernements ne remboursent pas.

Après l'Angleterre, vient la France.

Depuis 1850, ses revenus ont constamment progressé : de 1,273 millions, ils sont montés graduellement jusqu'à 1,741 millions (1860) leur ensemble, pendant cette période de dix ans, arrive au chiffre de 15,492 millions. Malheureusement, cette augmentation a été loin de suffire à des besoins toujours croissants, et pour que l'on se fasse une juste idée de la situation, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de donner le tableau suivant, quelque aride qu'il soit :

Années.	Revenus.	Dépenses ordinaires et extraordinaires.
1851.....	1,273 millions.	1,461 millions.
1852.....	1,336 —	1,513 —
1853.....	1,391 —	1,548 —
1854.....	1,418 —	1,998 —
1855.....	1,536 —	2,399 —
1856.....	1,638 —	2,196 —
1857.....	1,683 —	1,893 —
1858.....	1,748 —	1,859 —
1859.....	1,724 —	2,208 —
1860.....	1,741 —	2,148 —

Total... 15,492 millions. 19,213 millions.

Moyenne des dix années :

Recettes, 1,549,200 dépenses, 1,921,300,000.

Déficit moyen :

375 millions, qui,  $\times 20$ , = 3,250 millions.

En dix ans, le capital de la dette française s'est donc accru de près de 4 milliards, et de 5,516 millions en 1852 ; il atteint, en 1860, 9,718 millions.

Mais, continue le journal anglais, la France est la France : elle possède d'immenses ressources financières, elle est indestructible. Ses gouvernements changent, seule elle reste debout. Par les avantages de sa position géographique, l'intelligence et la valeur de son peuple, elle sera pendant de longs siècles une puissance incalculable en Europe.

### L'Eglise Romaine et le Concordat Autrichien.

La grandeur de l'Autriche procède du catholicisme. Quand la religion de l'Eglise romaine est protégée sur les bords du Danube, la dynastie des Habsbourg monte ; lorsque l'indifférence religieuse y prédomine, elle descend. La maison d'Autriche n'a pris rang dans l'histoire qu'en se portant héritière de Charlemagne. Charles-Quint et Ferdinand II n'ont régné qu'au nom du catholicisme. Waldstein a vaincu parce qu'il représentait une grande idée nationale et religieuse. L'Autriche, en délivrant la Hongrie du joug des Musulmans, a reçu pour récompense la couronne du Roi Apôtre.

La mission providentielle des Habsbourg, jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, a été de protéger l'Europe

occidentale contre l'invasion des infidèles. Sa mission au XIX<sup>e</sup> siècle est plus grande encore.

L'Autriche est à la fois et un centre catholique, et un centre politique. Centre catholique, repoussant les religions différentes à la circonférence; centre politique, ramenant des nationalités éparses de la circonférence au centre.

Chaque fois que l'Autriche a marché dans le sens de ses hautes destinées, elle a recueilli gloire et profit. Le secret de ses malheurs se trouve dans l'oubli de ses devoirs.

En étudiant attentivement l'histoire d'Allemagne au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, on constate ce fait, à savoir, que la maison d'Autriche ne mit véritablement le sceau à sa grandeur que lorsque Ferdinand de Hapsbourg eut ramené ses peuples à la religion de leurs aïeux. La Hongrie, terre catholique par excellence, aurait-elle jamais accepté la domination d'une Autriche protestante? Et si, au lieu de Vienne, les Turcs avaient assiégé Berlin, Sobiesky serait-il venu à sa défense? Je ne le crois pas.

Les infortunes de l'Autriche ont leur source dans sa désobéissance à la mission que Dieu lui avait confiée. Joseph II fut le premier qui entra dans cette voie, qui n'est pas celle de sa dynastie. Il est l'auteur de tous les maux qui ont éclaté sur l'empire en 1848,—plus d'un demi siècle après?

Le joséphisme confisqua les libertés de l'Eglise. Il substitua l'action directe et incessante de l'Etat à l'action de l'Eglise. La bureaucratie prima le clergé. L'enseignement public asservit les esprits et les consciences. Le sentiment catholique tendit à s'affaiblir, et avec lui le sentiment de l'autorité. Et pourtant nul empire en Europe n'avait plus besoin d'enseigner aux peuples le principe générateur des sociétés humaines en opposition avec le principe dissolvant des nationalités.

Le joséphisme engendra le léopoldisme. Les insurrections de Milan et de Toscane, en 1848, ne sont que les conséquences inévitables des lois de Joseph II à Vienne, et de Léopold II à Florence.

Après la législation, nulle fonction du pouvoir souverain n'est plus élevée que celle de l'Instruction publique: elle domine l'avenir.

« Le but de l'Instruction publique, — a dit un homme d'Etat illustre, — est de donner pour base à l'Etat l'accord, aussi intime qu'il est possible de l'établir, de la religion avec la politique et la science. »

Et plus loin :

« Les événements de 1848 ne laissent à personne le droit de dire que les grands établissements d'éducation étaient bien conduits..... Une partie des professeurs et des étudiants des universités de Pavie et de Padoue, comme de toutes les autres universités de l'empire, mais particulièrement ceux de la ville de Vienne, sont devenus la verge qui a puni le grave péché d'omission qui les avait laissés sans discipline d'esprit, sans instruction suffisante. »

Le comte de Ficquelmont constate les effets; mais il ne se réfère pas aux causes. Une étude, même superficielle des réformes anti-religieuses Joseph II, lui aurait donné la clef de cet esprit d'indiscipline, de relâchement dans les mœurs des écoles, esprit qui a prédisposé les imaginations aux idées de révolution et d'impiété.

Les principes du catholicisme et l'amour de la sainte

Eglise romaine étaient si fortement enracinés dans le cœur des peuples de l'Autriche, que le joséphisme ne put tout d'abord corrompre les âmes et éteindre la foi. La révolution de 93 trouva l'Autriche préparée à la lutte, plus encore par les idées que par les armes. Mais lorsque, après 1815, la diplomatie fut assez aveugle pour ne pas voir que celui qui mettait sa couronne sur l'autel était invincible; lorsque l'Autriche n'eut pas compris que ce n'était pas une grandeur matérielle qu'elle devait fonder en Italie, mais sa grandeur morale; que, pour combattre l'impopularité de l'occupation étrangère, il lui fallait la popularité qui vient de Dieu, de la religion et du Saint-Siège, elle perdit ses forces vives. La Révolution demeura maîtresse du champ de bataille; les Italiens jouèrent au martyre; ils accusèrent même l'Autriche de persécuter la Papauté. Ils n'avaient pas tout à fait tort!

Bien loin de moi la pensée d'accuser la politique du prince de Metternich d'un dessein prémédité contre Rome. L'Autriche n'a pas été coupable; elle a été imprudente. Et comme j'ai l'honneur de n'être pas un disciple de M. de Talleyrand, je préfère la faute au crime. Au surplus, les Hapsbourg eurent leurs douleurs, et élu de la Providence dans ces jours d'expiation, le jeune François-Joseph se souvint que le plus beau titre de sa race était celui d'*avoué de l'Eglise*. L'*avouerie* de l'Eglise consistait à défendre ses ministres, ses possessions et ses droits: il signa le Concordat de 1852! C'est ce Concordat, palladium de l'Autriche et de son Eglise, que la politique de M. de Schmerling veut aujourd'hui modifier. Assurément, le moment est mal choisi pour créer des embarras à la cour de Rome et au saint Pontife qui chaque jour défend les princes dépossédés, lorsque l'Autriche garde le silence. Mais comme la diplomatie n'admet pas ces sortes de délicatesses, examinons la question à un point de vue purement politique.

Il y a en Autriche deux politiques agissantes: celle du comte de Rechberg, politique toute dévouée au Saint-Siège, au droit, à la justice; celle du chevalier de Schmerling, peu favorable au Pape, fortement inclinée vers la démocratie, peu scrupuleuse sur certains compromis avec la légitimité des droits et des traités. A côté de pareilles assertions, aussi carrément émises par un publiciste auquel son dévouement à l'Autriche donne une certaine autorité, il faut des preuves irrécusables. Les voici:

Les sentiments du comte de Rechberg se trouvent tout entiers dans la dépêche adressée, le 16 juin 1861, au prince de Metternich. J'en extrais le passage suivant, très-significatif:

« Cette solution définitive, ai-je besoin de la répéter encore, ne peut consister, selon nous, que dans le *maintien intégral* de la souveraineté du Pape. Les nombreuses dépêches que nous vous avons adressées à ce sujet, mon prince, ne peuvent vous laisser aucun doute sur nos sentiments, et il serait superflu d'entrer ici dans une nouvelle discussion à cet égard. »

Les théories politiques du chevalier de Schmerling se manifestent dans les lignes suivantes, que nous empruntons à une brochure de M. Debrauz, qui écrivait sous l'inspiration directe du chevalier:

« M. le ministre des affaires étrangères de France proposait alors la combinaison suivante:

"1<sup>o</sup> Annexion complète des duchés de Parme et de Modène à la Sardaigne ;

"2<sup>o</sup> Administration temporelle des Légations de la Romagne, de Ferrare et de Bologne sous la forme d'un vicariat exercé par *Sa Majesté Sarde* au nom du Saint-Siège ;

"3<sup>o</sup> Rétablissement du grand-duché de Toscane dans son autonomie politique et territoriale.

"Nous croyons savoir que les trois Cours du Nord seraient assez disposées à appuyer un tel compromis au sein du futur congrès (1)."

J'espère qu'après de pareils témoignages, mes lecteurs savent à quoi s'en tenir.

Mes réserves entre les deux politiques étant admises, j'accuse M. le chevalier de Schmerling d'entraîner, — sans le vouloir assurément, — son pays, et avec lui l'Europe catholique, à une ruine certaine, en voulant faire l'application d'un système gouvernemental sans tenir compte ni des temps, ni des lieux, ni des institutions. Je le lui répète avec l'histoire, ma complice. L'Autriche ne peut vivre qu'à la condition d'être catholique avant tout. Le catholicisme est le lien principal qui agrége autour du trône des Habsbourgs des nationalités différentes. L'Autriche doit protéger l'Eglise : c'est son mandat particulier. Si elle y est infidèle, si elle laisse niveler ses institutions par la Révolution, si elle laisse ravir une seconde fois à l'Eglise romaine ses droits séculaires, si elle laisse mettre sur le même rang l'Évangile annoncé par Charlemagne et saint Étienne avec la Bible des vaincus de Muhlberg, le Talmud de ses usuriers et le Coran des janissaires, les rares catholiques n'auront plus intérêt à sa domination ; elles se séparent d'une protectrice impuissante.

Mon dessein n'est pas de traiter aujourd'hui de l'unité constitutionnelle telle que la rêve M. de Schmerling, mais d'en signaler les dangers et les exagérations au point de vue du concordat de 1852. Je m'étonne qu'un homme d'Etat de la valeur et du dévouement du chevalier n'ait pas compris que, au siècle où nous vivons, il est dangereux de pousser un principe jusqu'à ses conséquences extrêmes.

Je me trouvais dans le Tyrol au mois de juin de l'année dernière. Résultat du diplôme d'octobre et de la patente de février, l'égalité religieuse avait été proclamée dans le catholique Tyrol, et les protestants avaient été autorisés à s'y établir. Une protestation signée par tous les Tyroliens sans exception fut adressée à l'Empereur par l'intermédiaire de son noble frère l'archiduc Albert. Les Tyroliens suppliaient François-Joseph de ne pas laisser le protestantisme s'implanter sur une terre vierge de l'erreur et de la révolte. L'Archiduc joignit ses supplications à celles des Tyroliens ; tout fut inutile ; la victoire resta au chevalier de Schmerling. L'Archiduc, qui faisait l'aumône par millions, donna sa démission de gouverneur du Tyrol.

Un dernier mot. Le jeu constitutionnel tel que l'entend M. de Schmerling implique l'idée d'une majorité et d'une minorité !... Quand tous les députés convoqués au Reichsrath y siégeront, les lois passeront à la majorité, n'est-ce pas ? Eh bien ! de quel droit, constitutionnellement parlant, avez-vous forcé la majorité absolue de tous les Tyroliens à accepter vos lois d'exception, votées sans le concours des Vénitiens et des

Hongrois ? lois d'exception et non de tolérance, comme vous vous en vantez ; car il y a exception à ne tenir aucun compte des vœux unanimes de toute une province, lorsque, pour les autres provinces, vous vous conformez aux votes de la majorité. La tolérance consisterait, en vertu de la patente de février, à accorder l'égalité religieuse à l'Eglise réformée, si elle existait dans le Tyrol. La loi d'exception, c'est de forcer un peuple universellement catholique à admettre sur son sol une religion ennemie et souvent agressive.

J'ai fini par une singulière coïncidence : le chef de l'empire catholique d'Autriche représente les deux races qui, depuis saint Louis, ont le plus combattu pour le catholicisme. Les Habsbourgs ont sauvé la religion romaine en Allemagne ; les Lorrains l'ont fait triompher en France. François-Joseph se fera dire qu'il est plus sage de relever de Dieu que de relever de la Révolution. Les rois n'ont jamais perdu en prêtant à l'Eglise une partie de cette force matérielle qu'ils ont reçue de Dieu. L'Empereur d'Autriche défendra les droits de l'Eglise, s'il veut que sa dynastie vive longtemps après que la maison de Savoie aura disparu.

HENRY DE VALORI.

## MUSIQUE ET MUSICIENS.

### VI.

Qu'est-ce qu'un musicien ?

Nous avons oublié, ou plutôt, nous avons omis une scène dans le premier acte de notre présentation à la famille Bernhart.

Il n'y avait dans le salon, avons-nous dit, deux jeunes filles, belles et aimables ; immobiles, deux garçons se tenaient debout dans un des angles de cette pièce, et l'on voyait trois petites têtes blondes se débattre sous le piano comme de jeunes chats. Ces petits enfants paraissaient être deux filles avec leur frère : en tout sept enfants.

Nous pensions n'acquiescer qu'un devoir de pure politesse en félicitant M. Bernhart sur le joli tableau que nous présentait toute sa famille réunie.

Oh ! — nous dit-il, — ce n'est que la moitié de ma famille..... ; j'en ai huit autres, filles et garçons, qui sont bien mariés, et j'en remercie chaque jour le bon Dieu ! Je vous les présenterai demain à dîner.

Le lendemain, nous vîmes en effet, en traversant la salle à manger, une immense table dressée pour une trentaine de couverts. Effrayé d'une si grande tablée, nous prévinmes M. Bernhart qu'il nous était impossible d'accepter son dîner ; de plus, nous n'avions qu'une toilette de voyageur. — Nous voyagions toujours à l'américaine ; peu de bagages et point d'ennui. — Ne me faites pas cette peine, cher monsieur ? Dinez avec nous sans cérémonie. Il n'y a pas d'étrangers à ma table : je réunis, en votre honneur, toute ma famille qui se compose de trente-trois membres. Je n'ai à dîner que mes enfants, mes gendres, mes belles-filles et tous leurs enfants. Vous ne pouvez pas me refuser l'honneur de votre présence ?.....

Les Allemands sont d'une exquise politesse alliée à une extrême bonhomie. Ils sont aussi fort susceptibles. Un étranger doit donc montrer une très-grande prudence dans ses réponses et dans sa manière de se présenter.

(1) *Le rachat de la Vénétie est-il une solution ?* Pag. 260, 261.

Lorsqu'on voyage en Allemagne et qu'on descend dans les hôtels, on doit observer deux choses importantes pour sa propre sûreté. Si l'on visite la Prusse, il faut s'abstenir de parler *religion*, et celui qui désire explorer l'Autriche, fera bien de ne point causer *politique*, sinon, il risquera grandement de se voir prendre un repos forcé dans une jolie petite forteresse.

C'est ainsi qu'un jeune commis voyageur se permit, à notre connaissance, de se moquer de l'intolérance religieuse des descendants du Grand Frédéric. Cette petite scène se passait à Cologne, et elle se termina par la visite d'un homme de police qui, sans prononcer une parole, happa le rodomont et le conduisit avec les égards dus à son rang chez son chef pour lui rendre compte de la facilité avec laquelle il discutait les principes religieux de la confession d'Augsbourg; le procès-verbal dressé, on fit monter notre jeune commis voyageur (pour ne point lui faire perdre ses goûts de voyage) dans une voiture céllulaire, pour le conduire lentement à la prison d'Etat, antique forteresse qui pouvait bien dater de l'arrivée des trois rois mages dans les tombeaux de la cathédrale de la Cologne. Quelle agréable solitude!

Mais revenons à notre sujet.

Les instances de M. Bernhart furent si pressantes, que nous dûmes le satisfaire, et bien nous en prit, car nous n'assistâmes jamais à une réunion plus touchante et plus agréable.

M. Bernhart appartenait à une famille fort ancienne et très-respectée des environs de Calsrhüe. Outre la position supérieure qu'il occupait à l'hôtel-de-ville de l'endroit, il jouissait, ainsi que sa femme, d'une fortune qui lui aurait permis de vivre indépendant, si n'eût été de sa part le désir de montrer à ses enfants que le travail est nécessaire à l'homme, quelque soit sa position de fortune. Les moments de loisir qu'il trouvait en dehors de ses occupations, M. Bernhart les consacrait à l'éducation et à l'instruction musicale de ses enfants? Quel bel exemple!

L'ouvrier, en Allemagne, est honnête et sobre. Il vit de peu et songe avant tout à l'entretien de sa famille. Il travaille avec conscience et suit sa religion avec exactitude. Nous parlons ici de l'ouvrier de fabrique dont le travail est assuré pour toute l'année. Comme ces pays, la Prusse et l'Autriche, ne produisent pas assez pour nourrir leur peuple, une émigration considérable part chaque année pour gagner le pain quotidien dans des régions lointaines.

Supposez une grande chambre; quelques fenêtres sans vitres; point de meubles. Un petit poêle sert à faire l'ordinaire, et pour le manger, toujours de la *choucroute* (choux-fermentés dans du vinaigre) et du lard salé. A terre, nous remarquons trois divisions tracées avec la craie blanche! A gauche, se couchent les sept filles, à droite, sont entassés huit garçons, et au milieu reposent le père, et la mère; cette dernière allaite un jeune marmot de trois mois. Quelques planches forment la séparation des membres de cette famille dont les couchettes improvisées sont garnies avec de la paille foulée.

Un semblable intérieur explique facilement l'immense émigration de l'Allemagne, et pas n'est besoin de nous étendre plus longtemps sur ce sujet qui navre le cœur quand on considère cette affreuse misère.

L'ouvrier allemand ne trouve généralement un véritable repos que dans son intérieur. Peu soucieux d'acquiescer une grande fortune, il vit modestement avec le

produit de sa journée et s'efforce de faire de petites économies sur son modique salaire.

C'était un dimanche. Le temps était beau et invitait à la promenade. M. Bernhart qui faisait un noble usage de sa fortune, se plaisait à soulager la misère; il secourait l'indigent avec cette délicatesse qui double le prix de l'action. Il nous avait proposé de visiter quelques habitations pour mieux nous faire connaître le goût musical qui dominait même dans de modestes demeures.

Nous entrâmes chez Fritz Müller; c'était un honnête tisserand, parlant assez bon français. Toute la famille se leva à notre arrivée, et le père Müller parut heureux de notre visite. Après avoir échangé quelques mots, M. Bernhart pria *maman* Müller de faire les honneurs de son *chez elle* pour l'étranger qu'il amenait avec lui.

Si le luxe était inconnu à ces bonnes gens, ils offraient en revanche une admirable propreté. Des meubles en bois blanc garnissaient la salle; plusieurs tableaux religieux ornaient la muraille. Le portrait de Napoléon 1<sup>er</sup> n'était pas le moins bien placé. Il est peu d'habitations, à l'étranger, où nous n'ayons vu les traits de ce grand capitaine.

Maman Müller apporta donc plusieurs *vidercom* ou grands verres pour y verser d'excellent lager-beer connu en France sous le nom d'une *choppe*. Nous prîmes chacun notre verre, et une santé me fut offerte par le brave Müller qui avait servi jadis dans les armées françaises. Quelques galettes au beurre complétèrent la réception.

Dans un coin de la salle se voyait un petit piano; au-dessus était une panoplie ornée de violons, flûtes et guitares. Nous demandâmes au père Müller si sa famille était musicienne. L'affirmative nous fit désirer d'entendre ce petit concert improvisé. En un clin-d'œil, père, mère, enfants prirent leurs instruments et nous réjouirent au-delà de toute expression; ils chantèrent aussi quelques chœurs avec une justesse parfaite.

Où donc avaient-ils appris la musique tous ces braves gens? Simplement à l'école du village, et le soir, à la nuit tombante, ils s'exerçaient l'un après l'autre et répétaient ensuite tous ensemble jusqu'à ce que le père Müller fut satisfait.

Des adieux fraternels terminèrent cette agréable soirée qui nous fit comprendre que les pays où l'on cultive le plus la musique sont ceux où l'on remarque l'excellence des mœurs dans la classe ouvrière.

L'Allemagne possède une littérature musicale très-solide et très-variée. Tous les ans, il paraît de bons ouvrages, d'excellentes biographies des maîtres les plus fameux, dont les œuvres sont incessamment rééditées avec un soin et un luxe d'indications, et d'éclaircissements qui dénotent l'amour sincère de l'art qui fait une partie de la gloire nationale.

Les artistes musiciens de l'Allemagne sont instruits, ils lisent plus que des journaux, les livres de théorie ne les effraient pas, et si parfois ils abusent du langage symbolique et des discussions abstraites sur la nature du beau, au moins n'ignorent-ils pas les faits les plus saillants de l'histoire de la musique, qu'ils savent avoir vécu plus d'une semaine. Le public en Allemagne n'est pas moins instruit que les artistes sur les questions et les faits importants qui touchent à l'art musical, et on n'y trouverait pas d'illustres écrivains, de grands esprits, parfaitement insensibles aux beautés d'un art si puissant, et tirant vanité d'une aptitude dont rougissait le

grand Goethe. Tous les grands poètes et philosophes de l'Allemagne ont aimé et compris la musique. On ne pourrait pas en dire autant des poètes français les plus éminents. Nous avons entendu dire à un auteur célèbre, à l'un des esprits les plus hardis et les plus puissants de l'école de la Restauration, qu'il ne comprenait rien au bruit sonore que faisait devant lui un virtuose incomparable. Ce virtuose était le fameux Listz.

On voit en Allemagne des médecins *docteur* en musique, des avocats, des juges, des ministres de la Confession d'Augsbourg, des mathématiciens qui ont obtenu leur diplôme dans leur jeunesse, et ceux-là sont les véritables soutiens de l'art musical. Leurs appréciations sont précieuses pour l'artiste; leurs raisonnements sont basés sur des principes méthodiques et sur le tact de la perception auriculaire qui, chez eux, est d'une délicatesse extrême. Cette perception auriculaire est naturelle chez le peuple allemand, et elle est d'autant meilleure que l'éducation lui en est faite de bonne heure, dès l'âge le plus tendre de l'enfance.

La considération qui suit partout le musicien, dans toute la Germanie, est une des causes principales du progrès musical, ou sinon de ce progrès, de la conservation des bonnes traditions de cet art. Deux siècles d'expérience, deux siècles pendant lesquels brillèrent les plus grands génies du monde, assurent aux générations futures la sainte conservation des beautés musicales que possède toute l'Allemagne. La Prusse particulièrement revendique les plus grands noms, les plus grandes célébrités musicales. Elle a raison de s'en enorgueillir, car les grands musiciens sont la gloire nationale d'un pays.

Chaque ville a sa société philharmonique et même plusieurs sociétés de musique, sans qu'aucune d'elles se jalouse.

Il y a une intimité libérale entre tous les musiciens de l'Allemagne. Il ne sont envieux du talent d'autrui que pour mieux connaître les beautés de nos grands maîtres. Leur ambition les pousse aussi à considérer la musique comme un moyen de moralisation sur le peuple et aussi comme un agent précieux pour secourir les indigents. Ils aiment la lutte, dans des concours de musique vocale et instrumentale. Cette lutte est honorable, car elle a pour effet d'inviter tous les musiciens à venir prendre part aux récompenses que décernent les différentes sociétés réunies. En un mot, l'amitié la plus cordiale ne cesse de régner parmi les confrères, et l'accueil le plus empressé est toujours fait au musicien étranger qui se rend auprès d'eux. Si ce dernier se fixe à ce titre dans une ville, ses confrères viennent au-devant lui et lui font les honneurs de la place; ce n'est pas un être malfaisant pour eux, mais bien réellement un nouvel ami qu'ils veulent patroniser.

Nous n'exagérons rien dans ce récit; c'est le caractère du musicien, c'est la douce hospitalité d'un peuple heureux et que les révolutions n'ont pas encore trop gangrené.

Parlez à un musicien allemand, qui a visité la France, des concerts du conservatoire de Paris, il vous dira avec la plus grande franchise qu'il n'a jamais rien entendu de plus parfait. L'exclusivisme en matière musicale ne fausse pas l'impression de ce musicien; il distingue le genre de l'exécution. Si le genre ne lui plaît pas, il se réfugiera dans l'exécution pour y savourer tout à son

aise les effets d'orchestration, pour y respirer à pleins poumons les marches harmoniques qui frappent le plus son imagination ou les fibres les plus sensibles de son âme. Rempli de ce feu sacré qui constitue l'artiste, le musicien allemand saura discerner son jugement, ses appréciations sans blesser son interlocuteur.

Nous n'avons pas vu de pays où l'élève conserve plus d'estime pour son professeur qu'en Allemagne. Là l'élève a les égards qu'on doit avoir envers celui auquel on reconnaît du talent, ou du moins, le talent de vous instruire. Aussi n'est-il pas rare de constater les progrès de l'élève par huit et dix années de travail avec le même professeur: l'art et l'amitié y gagnent sous tous les rapports. C'est là un fait sur mille qui se passent dans ce bon pays, et qui caractérise bien la considération dont y jouit le musicien.

DIERIX.

P. S.—Nous avons assisté à la distribution des prix de l'académie Ste. Marie à Hochelaga, qui a eu lieu le 15 de ce mois. Une société nombreuse et distinguée occupait les sièges d'une belle salle à l'extrémité de laquelle on avait disposé un parterre destiné à recevoir les pianos.

C'était une intéressante cérémonie que de voir les bonnes sœurs diriger elles-mêmes leurs élèves, et assister ainsi à leurs brillants succès.

M. l'administrateur, ainsi qu'un nombreux clergé furent satisfaits de la manière dont l'institution était conduite. M. Chauveau, invité à prendre la parole, témoigna hautement de son admiration en considérant avec quelle promptitude nos établissements progressaient. Et, en effet, toutes ces jeunes filles avaient à peine deux années d'études, et cependant, elles nous donnèrent des récits dignes d'élèves plus anciennes dans les classes. La partie musicale fut étonnante pour un si court espace de temps; c'est encore aux sœurs que revient le tribut d'éloges.

Mlle. Proulx a exécuté le morceau de *Moïse*, par Thalberg, de manière à prouver à l'auditoire que les études musicales peuvent être aussi sérieuses dans un couvent qu'au meilleur des conservatoires.

Enfin, l'ensemble de cette séance fait honneur aux maîtresses et aux élèves surtout quand on examinait les délicieux travaux à l'aiguilles, ou au crochet, et les desins qui étaient exposés dans plusieurs salles.

En dire davantage serait peut-être compromettre la modestie de celles qui se dévouent si noblement à la tâche ingrate de l'enseignement.

D.

### Essai sur "l'Importance de la Déclamation et de son Etude,"

Lu le 25 Février 1862, dans une Séance Publique donnée par le Cercle Littéraire de Montréal.

M. le Supérieur, Mesdames et Messieurs,

Pour éviter tout malentendu, je dois d'abord dire ce que j'entends par *déclamation*. La *déclamation*, telle que je veux la traiter, est l'action extérieure de l'orateur ou l'éloquence du corps, et, dans ce sens, je dis qu'elle est de la plus haute importance. Considérée sous ce rapport, c'est même un art, et le plus beau des

arts; car elle sert à exprimer l'esprit par la forme, l'idée par les mots, le sentiments par les sons. Dans l'éloquence, dans cette éloquence vraie, du moins, dans cette éloquence qui part du cœur et va droit au cœur, deux grandes qualités sont requises: qualités de l'esprit et qualités du corps, ou dispositions qui regardent l'intelligence et dispositions qui ont rapport à l'extérieur de l'orateur: "L'éloquence, dit l'abbé Bautain, dans ses *Etudes sur l'art de parler en public*, se compose comme l'homme dont elle est l'image, d'une âme et d'un corps comme lui, d'une âme qui a son foyer dans l'âme humaine même où elle va puiser cette lumière intelligible qu'on appelle la vérité, d'un corps, qui est l'instrument dont l'âme se sert pour transmettre ses idées et ses conceptions; c'est le flambeau qu'elle emploie pour éclairer les autres de cette lumière naturelle qui fait son aliment, sa nourriture et son bonheur; c'est encore le langage dont elle a besoin pour parler et qui s'adapte harmonieusement à ce qu'elle pense, à ce qu'elle dit et à ce qu'elle veut."

Sans doute que l'éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit; je ne doute pas qu'il faille, avant tout, jouir d'une sensibilité vive, d'une intelligence pénétrante, d'une raison droite, d'une imagination prompte, d'une volonté ferme; en un mot, de ce besoin naturel d'expansion ou de cette espèce d'instinct qui pousse l'homme à parler comme l'oiseau à chanter; mais cela n'est pas suffisant, non. Il ne suffit pas de sentir vivement l'objet dont nous voulons parler, de se rendre compte, par la réflexion et par le raisonnement, de ce qui se passe au dedans de nous-mêmes, il ne suffit pas de savoir bien décomposer ses idées pour les exprimer ensuite en tableaux aux brillantes couleurs, comme le prisme le fait des rayons du soleil; aux idées nobles et vraies, aux expressions agréables et aux tournures de phrases élégantes, il faut aussi savoir ajouter ce ton véhément et pathétique, ces gestes expressifs et fréquents, ces paroles rapides et sonnantes, il faut encore cette voix sonore, cette prononciation nette, distincte et accentuée, ce geste aisé, expressif et gracieux, en un mot cette déclamation facile et intelligente qui entraîne les masses.

Pour se communiquer les pensées de leur intelligence et les résolutions de leur volonté, les hommes, dans l'état présent, n'ont d'autres moyens que les modifications extérieures du corps, qui est l'organe de l'âme; c'est en effet par la variété de ces mouvements et de ses repos, qu'il nous est permis de commander, soit à l'ensemble, soit à certains organes de cet admirable instrument pour exprimer au dehors tout ce qui se passe au dedans. Tout l'extérieur de l'homme concourt à donner de la vie et de la force au discours: les mots prononcés suivant leur véritable quantité, d'une manière pleine, facile et coulante, arrivent purs et agréables à l'oreille; la voix sait peindre, par toute espèce d'inflexions, les objets dont le cœur est rempli; la tête, le visage, les yeux, les bras et les mains, par leurs mouvements en accords savent admirablement décrire la forme des pensées. Je ne crains pas de le dire, une belle diction avec une physionomie impassible et des gestes faux est parfaitement ridicule; il faut savoir plaire aux yeux comme à l'oreille. Donnez à la pose du corps et à l'air de la physionomie l'expression nécessaire pour concourir à rendre la pensée que la parole doit animer et colorer.

"La *physionomie*, dit un célèbre critique, est le miroir où vient se réfléchir l'image de notre pensée et de nos sensations, elle exprime toutes les émotions avec justesse et précision, c'est un livre ouvert à toutes les intelligences où chacun peut y lire ce que nous pensons."

En effet, voulez-vous exprimer des sentiments d'humilité ou d'orgueil, voulez-vous peindre l'indolence, la colère, le désespoir, l'admiration, l'indignation, le refus, le mépris ou le dédain? La tête et la figure sont là pour vous servir avec la plus grande fidélité et le plus grand soin; ne cherchez pas ailleurs, elles savent peindre tout et avec les plus brillantes couleurs.

En s'élevant ou s'abaissant, se tournant à gauche ou à droite, ou restant immobile et ferme, tour à tour la tête sait compatir, prier, conjurer, exhorter, affirmer et confondre, tour à tour la figure, par les mille contorsions dont elle est susceptible, sait menacer, caresser, supplier — *Sunt in ore omnia*, dit Cicéron.

Le visage exprime toutes sortes de mouvements et de passions, il est triste ou gai, fier ou humble, les yeux en sont la plus noble partie, car ce sont deux petits flambeaux toujours allumés et à la lumière desquels nous pouvons lire distinctement les idées de l'âme. Les bras et les mains ont aussi leur importance; car en vertu de l'union étroite qui existe entre l'âme et le corps, il ne se fait pas un mouvement au dedans de nous-mêmes sans qu'il y ait un mouvement analogue qui ne se produise dans ces deux organes, soit pour désigner, soit pour exprimer les passions ou les affections, et cela avec une fidélité, une promptitude et une clarté qui égalent souvent et surpassent même quelquefois l'énergie et la netteté de la parole. Rien de beau comme cette dignité tout à la fois grave et facile, qui donne à l'ensemble de ses mouvements, au jeu de ses bras et de ses mains, et surtout à l'expression de son visage, de ses lèvres, de son front et principalement de ses yeux, cette indéfinissable convenance que les Latins appelaient le *Decorum*.

La déclamation étant une grande partie de l'orateur, est donc de la plus haute importance; partout, dans tous les temps, elle a été considérée comme telle; chez les anciens on la croyait même indispensable; le chef des orateurs et le modèle, interrogé un jour, quelle était la première partie de l'orateur, répond:—l'action; comme on lui demandait la seconde,—il répond encore:—l'action—toujours l'action—donnant par là à entendre que, non seulement l'action est la plus grande partie de l'orateur, mais que c'est tout. Cicéron pensait de la même manière:—"Sans l'action, disait-il, le plus grand orateur n'est rien, avec elle l'orateur le plus médiocre devient le plus grand." Il me semble qu'ils avaient raison: car, n'arrive-t-il pas bien souvent qu'en entendant la voix puissante d'un orateur, nous nous sentons émus, touchés, entraînés, et lorsqu'on vient à lire ces discours sur le papier, nous nous trouvons étonnés de ne plus rencontrer ces paroles admirables qui se faisaient, lors du débit, vibrer les fibres sensibles de nos cœurs et arrachaient des sourires à nos lèvres, ou fesaient couler des larmes à nos yeux.

Messieurs, ce qui était indispensable chez les anciens, ce qui était essentiel chez Demosthènes et Cicéron, ce qui était important chez Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Mirabeau et les autres, l'a été de même chez Montalembert, Lacordaire et De Ravignan, et doit aussi trouver un écho chez nous. Oui, la déclamation est importante,

elle l'est dans tous les genres, à la tribune, à la chaire comme au barreau.

A la tribune, l'orateur politique, placé au sein même de sa patrie, doit venir là réchauffer son cœur au brasier du patriotisme. Se trouvant au milieu des assemblées nombreuses, des questions vitales, des attaques à repousser, des ennemis quelquefois terribles à combattre, embrassant les destinées et les générations futures, assiégé par les contradictions de ses adversaires, repoussé ou entraîné par l'assentiment général, il lui faut employer la plus forte arme de l'éloquence ; et cette arme c'est la déclamation. Le peuple, voyez-vous, aime l'extérieur oratoire, le peuple aime ces gestes expressifs qui s'aperçoivent de loin et pardessus les têtes, le peuple aime les voix sonores et vibrantes, les figures saisissantes, les mouvements rapides, entremêlés de repos, car ils vont droit à son âme ; c'est cette éloquence qui le passionne, l'échauffe et l'entraîne.

A la chaire, l'orateur est appelé à foudroyer avec violence les grands de temps avec cette arme puissante qu'on appelle *l'Eternité* ; c'est pourquoi sa voix doit être noble et imposante, car elle doit s'étendre jusqu'aux hommes, entre le tombeau des rois et l'autel du Dieu qui les juge. Toutes les tristesses de la terre et les béatitudes du ciel doivent se peindre en brillants tableaux sur son front, dans ses regards, dans ses gestes et dans tous ses mouvements, il doit en un mot employer, outre les forces de l'imagination, de la sensibilité et du raisonnement, les plus beaux mouvements extérieurs du corps, afin de montrer les foudres terribles de Dieu contre le criminel et ses bontés infinies pour le serviteur fidèle, faire trembler en un mot le criminel, arracher une larme au coupable et un sourire de bonheur à l'innocent.

Au barreau, la déclamation n'est pas moins importante ; si les juges, qui ne sont que l'organe de la loi, pouvaient être impassibles comme elle, et ne connaître ni la pitié, ni la colère, alors ce serait peut-être une injure, un outrage que de chercher à les émouvoir ; car ce serait les croire capables de juger suivant leurs impressions, et non suivant la loi ; mais cette loi est parfois si vague et si obscure, les preuves sont si équivoques, il y a tant d'ambiguïté dans les faits, de doutes, de probabilités et de conjectures ; *l'esprit* et la *lettre* de la loi semblent quelquefois tant se contrarier, que le genre judiciaire même fournit un vaste champ à l'éloquence. S'agit-il encore de défendre un innocent, ou de faire condamner un criminel dangereux à la société, s'agit-il de défendre l'opprimé contre l'oppresser, le pauvre contre le riche, il faut, outre les preuves fortes, les raisonnements pressants, ajouter cette déclamation impétueuse et passionnée pour émouvoir les affections dans le cœur des juges ; le grand objet pour l'orateur du barreau, c'est la persuasion ; or, pour atteindre ce but, il faut qu'il s'adresse aux passions aussi bien qu'à l'entendement ; et ces passions, la déclamation seule sait les émouvoir promptement. D'où je conclus que, pour l'orateur de tous les genres, de tous les temps, la déclamation est réellement de la plus haute importance.

Messieurs, ce premier point étant démontré, je veux dire l'importance de la déclamation, je crois qu'il ne me sera pas bien difficile, de vous faire voir l'importance de son étude, car elle en découle tout naturellement. En effet, la déclamation étant comme je l'ai déjà dit, *un art*, il est évident qu'il est indispensable de s'occuper comme pour tous les autres arts, de l'étude qui consti-

tue les différentes parties de son mécanisme ; il est évident qu'il est indispensable de se familiariser avec tous les genres principaux le simple, le poétique, le comique, le mélancolique, le tragique, le narratif et le descriptif, il est indispensable d'étudier et reciter les chef-d'œuvres de nos meilleurs écrivains, car ils possèdent au plus haut point les couleurs mères que je viens de citer et qui forment le corps du débit. La déclamation a beaucoup d'ennemis, je l'avoue, du moins la déclamation des compositions étrangères ou des maîtres. On dit ironiquement—bah ! c'est une déclamation !... je pourrais essayer de répondre à ces adversaires ; mais de telles inimitiés ne me semblent fondées que sur des futilités, c'est pourquoi je passerai outre : seulement je leur dirai qu'il est reconnu par tous les rhéteurs qu'il faut dans l'art oratoire comme dans tous les autres arts s'exercer sur les modèles de littérature de tous genres afin de pouvoir les imiter, comme le peintre qui prend son talent en copiant les tableaux des grands maîtres. Il est un préjugé malheureusement trop répandu, c'est de croire qu'il suffit de parler naturellement pour bien parler. Ce principe faux sous une apparence de vérité renferme la source de tous les désordres littéraires ; car la nature n'étant plus ce qu'elle était primitivement, le vice, le mal et le honteux se trouvant quelquefois conformes à la nature, il faut chercher ailleurs le type et le modèle idéal de la perfection. D'ailleurs n'est-il pas vrai que tous les hommes parlent naturellement ? y en aurait-il un seul, par hasard, qui voudrait me le contester, et cependant tout le monde parle-t-il éloquemment ? Non, évidemment non : songeons qu'il nous arrive bien souvent de rencontrer des orateurs qui nous font bailler et dormir à leur voix rauque et discordante, qui nous font pousser des éclats de rire lorsqu'ils s'efforcent de nous arracher des larmes—qui excitent notre pitié par des sons trop hauts ou trop bas, trop faux ou trop criillards qui se confondant ou s'embarassant ensemble ne nous apportent que des paroles vagues dénuées de sens ; songeons encore qu'il nous arrive bien souvent de rencontrer des orateurs, qui, par une articulation lourde, dure et inarticulée viennent nous déchirer les oreilles.— Ils parlent de la terre et ils nous montrent le ciel, ils peignent la douleur de leur cœur et ils mettent tranquillement les mains dans leurs poches, ils font enfin du pathétique et du sentiment et ils laissent leurs bras cloués et immobiles le long de leur corps, ou les agitent comme les deux ailes d'un moulin à vent ou deux hachoirs toujours en mouvement. Songeons enfin, comme dit par ces vers un rhéteur célèbre,

Songeons à ce docteur dont la voix pédantesque  
Donne un air de relief à son air soldatesque :  
Vous le voyez poser, comme un gladiateur,  
Le poing toujours fermé, narguer son auditeur.  
On dirait quand il veut pousser un syllogisme  
Qu'il appelle en duel tout le christianisme  
Ou que de sa fureur nous prenant pour témoins  
Il veuille défer le diable à coups de poings.

On s'étonne de tout cela, et on rit lorsque ces orateurs se fâchent, s'irritent et bondissent comme des lions prêts à nous dévorer, ou des Jupiters prêts à nous écraser, nous anéantir, nous pulvériser ; mais pourquoi donc s'étonner, pourquoi rire, ces hommes parlent et gesticulent naturellement il me semble—comment se fait-il donc qu'ils ne peuvent se faire entendre ? qu'ils ne peuvent nous intéresser ? qu'ils ne sont pas orateurs enfin ? ah ! c'est que la nature, ne suffit pas toujours : il faut au

fonds savoir ajouter la forme, il faut apprendre à parler comme on apprend à penser, il faut l'apprendre par la théorie comme par la pratique, il faut développer nécessairement ces moyens naturels d'expansion qui sont les plus voisins de l'intelligence et qui ne tiennent à la terre que par un souffle léger. La parole est naturelle, il est vrai ; mais elle est aussi instrumentale. Elle est naturelle ou instrumentale suivant qu'elle sert à interpréter les différentes sensations que nous éprouvons, à rendre nos pensées ou à imiter les différentes situations de l'âme ou les différentes fictions de l'imagination. Sans doute que l'art ne peut rien sans le secours de la nature tandis que la nature est encore quelque chose sans le secours de l'art, la matière brute est précieuse ; mais n'est-il pas vrai que la matière fertilisée par l'art l'emportera toujours sur la matière qui ne sera pas travaillée et polie ? la nature brute est, je l'avoue, quelquefois sublime : rien de beau et d'entraînant comme la voix déchirante d'une mère qui veut arracher son enfant des mains d'un bourreau, rien d'émouvant comme les cris de douleur d'une jeune fille qui veut dérober sa pauvre mère des étreintes d'un assassin. C'est la nature qui parle et qui parle avec l'éloquence la plus vive ; mais cette éloquence ne dure qu'un moment, le moment de la passion et du désespoir. Pour la conduire avec souplesse, la faire mugir parfois et gronder comme la tempête, la faire éclater avec le fracas du tonnerre et faire prolonger au loin ses sourds gémissements, il faut l'art : l'art seul peut mener l'orateur vers cette sublimité de la nature, l'art seul nous apprend à développer et modifier le son, à comprimer convenablement l'air dans les poumons, à connaître les différentes positions que doivent prendre tour à tour, la langue et les lèvres pour arrêter le son et lui faire frapper une partie quelconque de la bouche et ainsi lui donner la sonorité qui lui est propre, l'art seul nous apprend à bien prononcer les mots en leur donnant un accent facile, net, doux, spoli ; articuler toutes les syllabes en donnant à chacune la valeur qui lui convient : l'art seul en un mot peut nous enseigner les différents mouvements du corps dans le débit, ces mouvements qui doivent être tantôt graves et solennels, tantôt légers, rapides, saccadés, se ralentissant ou s'accéléralant, se renforçant ou s'atténuant suivant l'occasion, éclatant parfois avec véhémence et roulant comme un torrent et parfois courant avec la douceur et la limpidité d'un ruisseau, ou même se versant goutte à goutte comme l'eau qui filtre en silence et qui finit par remplir le vase où elle est reçue, ou user la pierre sur laquelle elle tombe. Oui, l'art, l'art seul peut conduire à cette perfection ; d'où je conclus que son étude, l'étude de ces organes qui sont destinés à transformer le son en parole, l'étude de la physionomie des bras, des mains, l'étude de tout le corps entier en un mot est aussi de la plus haute importance.

Mesieurs, je m'arrête, je pourrais dire des milliers de choses sur ce vaste sujet ; mais j'ai promis d'être court et je craindrais d'abuser de votre patience, car j'ai déjà été trop long ; je passe donc à la seconde partie de la tâche qui m'a été dévolue—ici plus que jamais j'ai besoin de votre indulgence.

Chaque fois que le Cercle Littéraire avait eu l'honneur d'être invité à présenter publiquement le fruit de ses travaux, le choix des sujets à traiter n'avait tombé jusqu'ici que sur des essais, lectures, analyses ou discussions, laissant ainsi en arrière un ordre du jour de

cette société, un ordre peut-être le plus important de tous, je veux dire celui de la déclamation. Cet article des réglemens murmurait en silence, jaloux et avec raison de l'avantage de ses confrères et personne n'entendait ses plaintes—aujourd'hui cependant sa faible voix a été entendue du Cercle tout entier qui a jugé à propos d'inscrire spécialement une déclamation sur le programme de cette soirée.

Le morceau à déclamer que j'ai choisi est une pièce en vers de Lamartine sur Napoléon.—“ Belle étude dit M. Nettement, dans laquelle le poète élève très-haut son vol en méditant sur cette vie où les revers furent aussi grands que les victoires, et où à côté des noms de ses héroïques journées de guerres, il fait jeter par la vague, au conquérant devenu le prisonnier des mers, un nom qui trouble profondément son âme—celui de Condé.”

Sur un écueil battu par la vague plaintive,  
Le nautonnier de loin voit blanchir sur la rive  
Un tombeau près du bord par les flots déposé :  
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre :  
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre  
On distingue... un sceptre brisé !

Ici git... point de nom... Demandez à la terre !  
Ce nom ? Il est inscrit, en sanglants caractères,  
Des bords du Tanais au sommet du Cédar,  
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,  
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves  
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Il est là !... Sous trois pas un enfant le mesure !  
Son ombre ne rend pas même un léger murmure !  
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil !  
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,  
Et son ombre n'entend que le bruit monotone  
D'une vague contre l'écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,  
Que je vienne outrager ta majesté muette !  
Non, la lyre au tombeau n'a jamais insulté.  
La mort fut de tout temps l'asile de la gloire ;  
Rien ne doit jusque-là poursuivre une mémoire,  
Rien... excepté la vérité.

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage ;  
Mais pareil à l'éclair, tu sortis de l'orage !  
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom.  
Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fécondes  
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes  
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides ;  
La victoire te prit sur ses ailes rapides.  
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.  
Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course  
Les mœurs, les rois, les dieux... reloué vers sa source,  
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre :  
Pareil au fier Jacob, tu luttas contre une ombre !  
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel !  
Et de tous ces grands noms profanateur sublime,  
Tu jouas avec eux comme la main du crime  
Avec les vases de l'autel.

Ainsi dans les accès d'un impuissant délire,  
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire,  
En jetant dans ses fers un cri de liberté,  
Un héros tout à coup de la poudre se lève,  
Le frappa avec son sceptre... Il s'éveille et le rêve  
Tombe devant la vérité !

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,  
Tu ne demandais rien au monde que l'empire !  
Tu marchais ! . . . tout obstacle était ton ennemi !  
Tu volenté volait comme ce trait rapide  
Qui va frapper le but où le regard le guide,  
Même à travers un cœur ami.

Jamais pour éclaircir ta royale tristesse  
La coupe des festins ne te versa l'ivresse ;  
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer !  
Comme un soldat debout qui veille sous les armes,  
Tu vis de la beauté le sourire et les larmes,  
Sans sourire et sans soupirer !

Tu n'aimais que le bruit du fer, les cris d'alarmes,  
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes ;  
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,  
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière  
Sillonnaient, comme un vent, la sanglante poussière,  
Et que ses pieds brisaient l'acier !

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.  
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure ;  
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser !  
Comme l'aigle régnaient dans un ciel solitaire,  
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,  
Et des serres pour l'embrasser.

Être d'un siècle entier la pensée et la vie ;  
Emousser le poignard, décourager l'envie ;  
Ebranler, raffermir l'univers incertain ;  
Aux sinistres clarités de ta foudre qui gronde,  
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde ;  
Quel rêve !!! et ce fut ton destin.

Tu tombas cependant de ce sublime faite ;  
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,  
Tu vis tes ennemis déchirer ton mauteau ;  
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton anéantissement,  
Pour dernière faveur t'accorda cet espace  
Entre le trône et le tombeau.

Oh ! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,  
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée  
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit ;  
Et que les bras croisés sur ta large poitrine,  
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,  
L'horreur passait comme la nuit !

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde  
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,  
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours ;  
Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,  
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,  
Tu rappelaient tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes  
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes,  
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux ;  
Et d'un reflet de gloire éclairant ton visage,  
Chaque flot t'apportait une brillante image  
Que tu suivais longtemps des yeux !

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre ;  
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre ;  
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain.  
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée !  
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée.  
Ici . . . Mais quel effroi soudain !

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?  
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue ?

Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?  
Est-ce d'une cité la ruine fumante ;  
Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?  
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout . . . tout, excepté le crime !  
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,  
Un jeune homme, un héros, d'un sang pur inondé.  
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse ;  
Et toujours en passant la vague vengeresse  
Lui jetait le nom de Coudé ! . . .

Comme pour effacer une tache livide,  
On voyait sur son front passer sa main rapide :  
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait !  
Et comme un sceau frappé par une main suprême,  
La goutte ineffaçable ainsi qu'un diadème  
Le couronnait de son forfait !

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,  
Devant l'éternité seul avec son génie,  
Son regard vers le ciel parut se soulever :  
Le signe rédempteur toucha son front farouche ! . . .  
Et même on entendit commencer sur sa bouche  
Un nom . . . qu'il n'osait achever !

Achève ! . . . c'est le Dieu qui règne et qui couronne ;  
C'est le Dieu qui punit ! c'est le Dieu qui pardonne ;  
Pour le héros et nous, il a des poids divers.  
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.  
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre ;  
L'un du sceptre, l'autre des fers !

Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :  
Son cercueil est fermé ! Dieu l'a jugé ! Silence !

## LA PÊCHE A LA LIGNE.

Si vous parlez de pêche devant un bourgeois vulgaire, il vous interrompra en souriant, ne pouvant prendre sur lui de retarder le moment de placer une des cinq ou six plaisanteries qu'il possède. " La pêche, dira-il, ah ! la pêche à la ligne, — toute la journée le bras tendu pour prendre un goujon." Et il rira, et son œil écarquillé ramassera autour de lui des sourires approbatifs de l'auditoire.

Ce dédain pour la pêche, exercice pour lequel il est convenu qu'il faut beaucoup de patience, veut dire de la part du bourgeois en question : " Moi, je n'ai pas de patience : moi je suis un homme bouillant, passionné."

On a dit : La vanité est une passion avare et chiffonnée qui ne laisse rien traîner, et ramasse même dans les ordures. Il est curieux de suivre dans la conversation par quels détours on arrive à faire perpétuellement son éloge. Pendant un été que je passai à la campagne avec quelques amis, nous fîmes cette observation les uns sur les autres, et nous imaginâmes de constater chaque tentative de ce genre, par deux coups frappés sur la table avec le doigt replié. Quelque adroite que fût la dissimulation, quelque déguisé que fût l'éloge, les esprits rendus attentifs par ce jeu ne s'y laissaient plus prendre, et l'invincible toc-toc avertissait l'orateur qu'il était dévoilé, quelquefois même lorsqu'il était lui-même du-

pé, et ne s'apercevait pas de l'arrière pensée qui dictait ses paroles. Les phrases les plus insignifiantes en apparence ne sont pas exemptes de vanité. Demandez le matin à vos hôtes comment ils ont passé la nuit, personne vous répondra qu'il a dormi comme de coutume, "comme dort tout le monde," qu'il a peu rêvé, et qu'il s'est une ou deux fois réveillé et rendormi.

Persone ne veut-êtré "comme tout le monde;" l'un n'a pas fermé l'œil, l'autre a dormi tout d'un somme,—celui-ci a fait des rêves épouvantables.—Le premier joue le poète élégiaque ou l'homme que ses profondes méditations empêchent de dormir;—le second veut se vanter d'une santé robuste;—le troisième a tant d'imagination!

Essayez du toc-toe, entre amis intimes, et je vous promets une série d'observations amusantes.

Revenons à ceux qui trouvent la pêche à la ligne une occupation si ridicule.—Tâchez de savoir à quels divertissements ils se sont livrés hier et aujourd'hui.—Les uns ont joué aux échecs ou aux dames,—ces jeux inutilement laborieux que Montaigne déclarait "n'être pas assez jeux." Un Latin, je ne sais plus lequel, et le plaisir que je vous ferais en retrouvant son nom est si douteux que je ne vais pas le chercher, un Latin a dit: Amusez-vous à des riens si vous voulez mais il est honteux de faire des riens difficiles: *Turpe est difficile habere nugas.*

Où il aura joué aux cartes, espérant, à force d'application, faire passer quelques écus de la poche de ses amis dans la sienne. Joli plaisir, ingénieuse réunion des gens dont la moitié s'en va toujours triste ou mécontente! et, pour ce résultat, passer toute une soirée assis dans un salon sans air, à prononcer ces mots: Cœur—pique—trèfle—carreau—atout—je passe—les honneurs—combien de levées? Un des avantages de la pêche est celui-ci: Quand la pièce ne réussit pas, elle se sauve néanmoins par les décors;—elle se joue au bord d'une rivière ou sur un bateau, entre les deux rives. A côté des vieux saules arrondis, au feuillage glauque, s'élancent les peupliers à la cime verte; les nénuphars étalent sur l'eau leurs larges feuilles et leurs fleurs odorantes jaunes ou blanches; le sagittaire lance de l'eau, de ses feuilles en fer de flèche, et ses fleurs à trois pétales blancs à centre lie de vin; plus près de terre, le plantin d'eau montre ses petits épis d'un blanc rosé, le wergiss-mein-nicht, le myosotis, ses fleurs d'un bleu tendre, le jone fleuri, sa couronne de pêche: la bergeronnette grise et jaune, la lavandière, marchent sur le sable en se balançant avec une grâce cadencée; le martin-pêcheur, bleu, vert et jaune, s'élance d'une rive à l'autre d'un vol droit et rapide comme celui d'une flèche, en poussant un cri aigu. Les demoiselles, les libellules, dont les ailes de gaze soutiennent des corps d'émeraude,

de saphir ou de turquoise, voltigent au-dessus des fleurs aquatiques.

Et l'eau qui coule, par son murmure et son aspect vous jette dans de douces et profondes rêveries.

Comparez maintenant à cette scène un salon dans lequel règne une odeur confuse et nauséabonde, provenant de l'huile des lampes, de l'haleine des hommes, du punch et du chocolat que l'on promène sur des plateaux, des diverses pommades dont on a enduit les cheveux avant de les passer au fer, et qui fait des chevelures frites; des figures fatiguées, des cartes qu'on remue, des grimaces de mauvaise humeur, etc.

Il y a aussi la pêche à la mer: c'est là encore que le décor pourrait bien sauver la pièce, si elle avait besoin d'être sauvée.

La mer n'a qu'un défaut, c'est que quand on la connaît on ne peut s'en passer. C'est, de l'aveu de tous, le spectacle le plus grand, le plus majestueux et le plus varié qu'il soit donné à l'homme de contempler.

Et si l'on savait comme on devient sage au bord de la mer!

Il venait d'y avoir en France une grande commotion politique; j'allai voir mes amis les pêcheurs d'Étretat pour en jaser avec eux.—Eh bien? demandai-je à Valin le garde-pêche qui est mort si malheureusement depuis en tombant du haut d'une falaise,—que pensez-vous de ce qui se passe ici?

Valin me conduisit en face de la mer, que ce jour-là était bleue et immense comme un ciel d'en bas, et me la montrant des deux mains, il me dit: "Qué qu'ça nous fait?"

J'aurais dû dire cette fois aussi: Qué qu'ça me fait: "Einerly?"

J'ai voulu au contraire m'en mêler; mais je dis aujourd'hui ce que j'aurais dû dire alors: "Einerly; qué qu'ça me fait?" et j'ai ajouté, pour résumer ce que j'ai vu: "Plus ça change, plus c'est la même chose."

C'est à Étretat que j'ai fait mes premières armes comme un pêcheur maritime; c'est là que j'ai fait une pêche assez rude, la pêche du hareng; c'est là que j'ai vu les frères Vatinel prendre 4,200 francs de mulets (muges) d'un seul coup de seine.

Il faut dire que ce sont des gaillards adroit et résolu; c'est du haut des falaises—310 pieds d'élévation, la hauteur de cinq maisons de Paris—qu'ils guettent les mulets ou les maquereaux qui viennent frétiller sur le bord: alors, un coup de sifflet avertit les compagnons; on pousse à la mer un canot sur lequel est placé, à l'avant, la seine toute parée.

Le bateau s'éloigne rapidement à coups d'avirons lents et silencieux, bien maniés; la seine, dont un bout est resté à terre, se déroule et se dévide en décrivant un ample demi-cercle;—ces seines ont à peu près trois cents pieds—puis on ramène l'autre bout sur le galet et l'on

tire les poissons à terre. Une des dernières fois que j'ai assisté à cette pêche, à Etretat, j'étais avec le général Eugène Cavaignac ; nous vîmes amener sur la place des petites collines de maquereaux et de caranques. Les caranques sont des poissons médiocres, qui, d'accord avec les marchands de poissons, font semblant d'être des harengs.

Etretat est un pays que Gatayes et moi avons découvert, après toutefois les peintres Lepoitvin et Isabey ; mais j'ai fait comme Améric Vespuce et Daguerre vis-à-vis, de Christophe Colomb et de Niepce : je lui ai à peu près donné mon nom. J'ai tant bavardé sur Etretat que je l'ai mis à la mode, et qu'aujourd'hui c'est une succursale d'Asnières. Le dimanche, les chemins de fer y vomissent des Parisiens par le train de plaisir, et tout doucement on est arrivé à y établir un singulier carnaval : les pêcheurs, vu la solennité du dimanche, s'habillent en messieurs, avec de longues redingotes et des chapeaux ronds,—hélas ! ils ne s'affublaient pas ainsi autrefois,—et les Parisiens, de leur côté, arrivent déguisés en forbans, se servant de tous les mots marins anciens et nouveaux jurant à faire couler bas un vaisseau, et chantant des chansons à faire rougir les vieux marins.

C'est à Etretat que j'ai fait mon roman : *le Chemin le plus court*. J'en ai fait bien d'autres à Sainte-Adresse, où j'ai séjourné douze ans. Encore un pays que j'ai découvert, et d'où j'ai été chassé par la foule et par d'autres raisons que je raconterai à M. Buloz. Alexandre Dumas se rappelle peut-être le poisson de cinq pieds de long que j'ai porté un jour au Havre, où nous dinions ensemble ; je l'avais pris à la ligne, à la pointe du jour. Il y avait un moment de suprême hésitation, lorsque le poisson, un haut-bar, tirant sur un des bouts de la ligne, et moi sur l'autre, je m'étais demandé, en voyant mon canot :—Ah ça ! qui est-ce de nous deux qui pêchera l'autre ? Est-ce l'homme qui aura le poisson, est-ce le poisson qui aura l'homme ? Vous parlez d'émotions ; il faut l'avouer, et tout pêcheur sera de mon avis, dans ces instants de lutte, tout autre intérêt s'efface, patrie, famille, gloire, on a bien affaire de tout cela ; aurai-je ou n'aurai-je pas mon poisson ? Voilà tout ce qui importe, le reste à la grâce de Dieu et à la méchanceté des hommes !

Et un poisson manqué ! Ah ! voilà les beaux poissons !

#### APHORISMES.

Il n'y a de patrie que pour les exilés.

Un poisson manqué n'a jamais pesé moins d'une demi-livre ; au moment où on met le pied sur la plage, le soir,—tout le poisson manqué est d'une espèce particulière dont la croissance est rapide,—le soir, il pèse une livre.—Huit jours après, c'est un monstre.

#### EXEMPLE.

Un jour je relevais mes lignes avec mon matelot Buquet et avec Couveley, le directeur du musée du Havre. Couveley tenait les avirons.—Buquet tirait les cordes,—moi, je ne faisais rien. Tout à coup Buquet, sentant des secousses, s'écria : Oh ! un gros !

—Je ne sais pourquoi Buquet appelait Couveley M. Mouchel, et cela si obsolument, qu'il avait fini par appeler les peintres des Mouchels :—Meilleur babord ! monsieur Mouchel, criait Buquet en tirant la ligne, rendant ou retirant la corde d'après les mouvements du poisson.—Avant ! Maintenant sciez,—sciez tribord ! avant babord — sciez, sciez—c'est une raie.

En effet, la mer était si transparente, qu'on apercevait, à plusieurs brasses sous l'eau, le large poisson se débattant et décrivant des zigzags.

Je voulus prendre la ligne à Buquet, qui était très ému.—Buquet est un vieux pêcheur qui a conservé l'émotion du poisson, comme moi j'ai gardé l'émotion du gibier,—ce qui me faisait dire un jour dans une luzerne à des perdreaux qui s'envolaient avec ce bruit crépitant qui impressionne longtemps le chasseur :

—Ne vous sauvez pas, j'ai bien plus peur que vous !

Buquet me refusa la ligne et continua ses manœuvres.—Sciez tribord ! avant les deux ! avant donc ! nous allons perdre le poisson ! Ah ! monsieur Mouchel, vous n'avez pas de nerf ! avant ! sciez des deux !...

Et Buquet tomba assis sur un banc : par la faute de Couveley ou par sa propre adresse, le poisson venait de se décrocher, Buquet était désespéré.

—Ah ! quelle raie ! disait-il,—un turbot de cette grosseur-là serait un fier turbot ! après ça c'était peut-être un turbot, on ne voyait pas bien.

Et à terre, il disait :

—Par la faute de M. Mouchel, nous avons manqué un joli turbot.

Et le lendemain :

—J'ai pêché bien des turbots, mais jamais je n'en ai vu de pareil à celui que M. Mouchel nous a fait perdre.

Et depuis il dit :

—Je n'aime pas les peintres (les Mouchels), à cause du magnifique turbot que le Mouchel du Havre nous a fait perdre. Les peintres, ça n'est bon qu'à vous faire manquer des turbots ; et quand il parle de dimensions, c'est sa mesure : C'est gros comme le turbon que M. Mouchel nous a fait manquer : ce qui amena son duel avec Couveley.

Un jour que j'étais dans ma cabane, et que Couveley, dans le petit jardin, faisait au pastel une de ces plages qu'il reproduit souvent si heureusement, Buquet s'approcha de lui, regarda ses dessins quelque temps ; Buquet était rouge et avait les yeux ardents. Tout à coup :

—C'est pas ça, Mouchel, lui dit-il, vous m'avez appe-

le maladroit hier !—il faut dire que maladroit est, au Havre, une des injures les plus graves qui puissent être adressées à un homme,—voleur, canaille, se supportent,—mais on ne répond pas à “maladroit ;” cela équivalait à un soufflet. Je n'ai rien dit hier, ajouta Buquet,—à cause de M. Alphonche, mais, ce matin, j'ma soulé exprès—et je m'fiche de M. Alphonche jusqu'à demain matin,—il pent me chasser, me battre, m'exterminer, ça m'est égal ; c'est pourquoi, Mouchel, mon bon ami, faut s'aligner à quéque chose—à ce que vous voudrez—depuis l'épingle jusqu'au canon—ou, pour mieux dire, v'là deux triques, deux bâtons de longueur que j'ai cachés dans l'arbre ce matin—l'arme normande, l'arme des braves ; vous avez de l'éducation, vous devez savoir tirer le bâton :—c'est donc à la trique qu'on va s'expliquer ; vous avez dit que j'étais un maladroit,—c'est ce qu'il s'agit de prouver.

Et Buquet mit les deux bâtons en croix, à terre, devant Couveley, et fit la partie du salut des bâtonnistes qui se fait avant de prendre les armes ; mais Couveley restait un peu étonné. Il faut dire que, quoiqu'il ait, en effet, reçu de l'éducation, ses parents ont négligé de lui apprendre l'art du bâton. Pour Buquet, il ramassa une des armes et acheva le salut en faisant tourner et siffler le bâton autour de sa tête, et qui plus est autour de la tête de Couveley.

Couveley est rageur ; il aurait fini par prendre l'autre bâton, et il se serait fait assommer. Je crus alors devoir intervenir ; mais ainsi qu'il l'avait annoncé, Buquet se fichait de moi jusqu'au lendemain matin, et je ne pus préserver Couveley qu'en prenant moi-même le second bâton et en désarmant Buquet d'un coup heureux et bien exécuté, me félicitant d'avoir reçu de l'éducation.

Entre mes bons souvenirs de Sainte-Adresse, je dois compter que j'y ai fait la pêche des maquereaux avec Ponsard et la pêche des merlans avec Tony Johannot, un de ceux de mes amis qui m'ont abandonné trop tôt dans la vie.

Arrêtons ici ce chapitre, et terminons-le par un aphorisme.

## APHORISME.

La pêche est un plaisir, même quand on ne prend pas de poisson.

ALPHONSE KARR.

## FEUILLETON :

## UN PROJET D'AVENIR.

## I

## LA PARTIE DU DIMANCHE.

—En vérité, mon cher abbé, vous êtes un singulier partenaire ce soir. Morbleu ! faites attention à votre

jeu et laissez là nos armées et la guerre ; vous oubliez que cette table de whist est actuellement notre champ de bataille. Le départ, pour la Crimée, du régiment que nous avons en garnison n'est d'ailleurs qu'un faux bruit, je vous le garantis.

—Tant mieux, mon ami, car, voyez-vous, je ne puis partager l'allégresse de nos braves jeunes gens ; la guerre entraîne toujours tant de maux à sa suite !

—C'est bon, c'est bon ; vous n'êtes pas fort en politique, l'abbé, et vous ne savez pas ce que c'est que la gloire pour un soldat ; mais gardons cette dissertation pour plus tard, et songeons à vaincre nos adversaires, qui ne commettent pas, eux, faute sur faute.

Et M. de Plainville, ramassant les cartes étalées devant lui, se mit à les étudier en joueur consommé.

D'après ce court dialogue, le lecteur a deviné que notre récit commence dans cette année 1854, qui a pris place parmi nos dates historiques.

C'est, en effet, au début de la guerre d'Orient que la conversation rapportée plus haut se tenait autour d'une table à jeu, dans un de ces salons de province qui conservent si soigneusement leur cachet antique. Une poutre massive traversait le plafond, qu'elle séparait en deux parties à peu près égales. Les murs étaient revêtus d'une tapisserie représentant un jardin rempli d'arbres, de fontaines jaillissantes, d'urnes funéraires, de statues, et dans lequel se promenaient, depuis près d'un siècle sans doute, des personnages vêtus d'un costume étrange et incroyable. Les dames, rondes et anguleuses, écrivant sur un tronc d'arbre la première lettre d'une phrase sentimentale, ou arrêtées au coin d'un bosquet et demeurant fièrement campées devant un monsieur qui, le chapeau sous le bras et la taille cambrée, reste éternellement incliné devant elles.

L'ameublement, qui avait eu jadis ses jours de jeunesse et de splendeur, montrait la corde, et on avait dédaigné de recourir à la housse menteuse. La garniture de la cheminée se réduisait pour le moment à une pendule de marbre noir d'un modèle antique, les deux chandeliers d'argent massif qui se montraient ordinairement à ses côtés étant alors placés sur la table à jeu. Ce cadre vieilli convenait du reste parfaitement aux joueurs. Ils avaient tous passé l'âge mûr et entraient dans cette période de la vie qui se dresse comme un fantôme menaçant devant ceux qui ne savent que donner au passé des regrets stériles, et qui ferment volontairement les yeux aux immortelles espérances de l'avenir. Pour ceux-là, la vie n'a été qu'une longue journée mal employée ou oisive, et, quand le soir vient, leur cœur s'emplit de crainte et d'amertume ; mais cette journée, donnée à chacun de nous, n'a pas, hélas ! de lendemain.

Le maître de la maison, grand et robuste vieillard, a pour vis-à-vis un prêtre plus jeune que lui, sans doute ;

mais sa taille courbée, son front chauve et sillonné de rides profondes, le font paraître plus âgé ; on le devine, c'est la vieillesse anticipée du savant ou du penseur dont le travail use la constitution délicate. Une vieille dame, dont l'air est digne et la mise soignée, est placée en face d'un partenaire à la physionomie ouverte et aux épaisses moustaches. Enfin, un cinquième vieillard, les deux mains appuyées sur une forte canne à bec recourbé, et légèrement penché en avant, paraît suivre avec intérêt les péripéties du jeu.

Comme pour adoucir les teintes un peu sévères de ce tableau, une jeune fille, un enfant, un meuble, apparaissent au second plan. La jeune fille est assise au coin le plus obscur de la cheminée, elle a le coude appuyé sur une table à ouvrage, élégant petit meuble de forme moderne ; l'enfant, charmante et mignonne créature de six à sept ans, se roule avec un chat sur le parquet, qu'elle balaye de ses longs cheveux bouclés.

Tel est l'aspect que présente le salon de M. de Plainville le soir de chaque dimanche. C'est son jour de réception, et, si le cercle s'agrandit parfois, il est invariablement formé de ses trois vieux amis : l'abbé Duclos, le docteur Jerson, M. du Pasquier, auxquels se joint sa vieille parente, madame d'Arbois ; le vieux docteur, l'habitué, l'ami de la maison, amène chaque dimanche sa petite fille, et, grâce à elle, le chat angora de Blanche de Plainville est admis à passer la soirée au salon.

La partie qui se jouait en ce moment avait été vivement disputée ; la victoire se déclarait enfin, et le vieillard qui était resté simple spectateur de la lutte, la voyant terminée, s'approcha de la cheminée, et, écartant les pans de sa redingote marron, il s'y appuya, le dos tourné au feu.

La jeune fille, voyant cette nouvelle installation, quitta sa pose rêveuse ; sa main, qui soutenait son front incliné, s'abassa, et son gracieux visage apparut se détachant sur le fond sombre et rougeâtre du vieux fauteuil. Mademoiselle de Plainville s'appelait Blanche, et, contre ce qui arrive quelquefois, elle pouvait sans crainte se parer de ce gracieux prénom. La blancheur de son teint et la transparence de sa peau étaient telles, que le vieux docteur, ennemi déclaré de ce qu'il appelait le jargon poétique, n'avait pas haussé les épaules la veille, en entendant un vieil ami de la maison, beau parleur et phraseur émérite, la comparer à un lis auquel la rose avait prêté un peu de ses plus délicates couleurs. A ce teint sans pareil se joignaient d'abondants cheveux cendrés, des traits gracieux et distingués animés par le regard pensif et profond de deux grands yeux qui, ce soir-là, se levaient fréquemment sur le cadran de la pendule comme pour l'interroger ; évidemment la jeune fille attendait quelqu'un.

Le vieux docteur, après avoir regardé quelque temps en souriant les yeux de sa petite-fille, prit les pincettes,

et s'asseyant vis-à-vis de Blanche, se mit à tisonner en silence.

Pour la jeune fille, qui connaissait toutes les habitudes de ce vieil ami de sa mère, c'était une preuve infailible qu'il avait quelque chose de sérieux à lui dire.

— Vous ne jouerez donc aucune partie ce soir, docteur ? demanda-t-elle en souriant.

— Moi, non vraiment, ma chère enfant ; je ne joue guère que quand je suis nécessaire, vous le savez bien, et, il n'y a aujourd'hui qu'une table, qui est au complet.

— C'est vrai ; mais que diriez-vous d'une partie à nous deux ?

— Hum ! voilà une aimable idée, et je ne vous conçois pas de désirer pour partenaire un vieux bourru comme moi. Enfin ce serait tant pis pour vous, ma pauvre Blanche, et j'accepterais sans scrupule votre proposition, si à l'écarté vous étiez de force à lutter contre moi. Mais je vous bats toujours.

— Qui sait ? j'y mets peut-être de la bonne volonté.

— Ah ! bien oui, dites plutôt que votre esprit voyage, et que vous n'êtes jamais à votre jeu. Je ne vous en fais pas un reproche : les cartes ne sont pas de votre âge, et je trouve tout simple que vous les laissiez aux perruques et aux... — approchez un peu et ne me forcez pas de répéter — et aux fausses papillotes.

Et le vieux docteur lançait un regard en dessous sur la frisure blonde qui encadrait le visage digne et sévère de madame d'Arbois.

Blanche riait silencieusement, afin de ne pas attirer l'attention des joueurs.

— Ainsi donc, reprit M. Jerson, ne faisons pas de partie, puisque, si je porte perruque, vous ne portez pas encore de fausses nattes, et causons. C'est comme s'il n'y avait que nous deux dans le salon : le jeu absorbe toute l'attention de nos voisins, et Fanny compte les poils des moustaches de Loulou ; or, elle en a pour quelque temps : d'abord elle ne sait pas compter, ensuite Loulou a des moustaches à faire honte à plus d'un de nos dandys barbus. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et je voulais vous demander s'il est vrai qu'Albert ne demeure plus ici.

Blanche regarda le vieillard avec étonnement.

— Et où voulez-vous qu'il demeure ? dit-elle, vous savez bien qu'il ne nous a point quittés.

Le docteur Jerson avait ouvert sa tabatière et aspirait lentement une grande prise de tabac.

— Ce ne serait, dans tous les cas, que depuis hier, reprit-il, et c'est ce que j'ai répondu à ceux qui m'ont parlé de cela. Saviez-vous, ajouta-t-il en baissant la voix que le bruit court qu'il va se mettre en pension en ville ? Et, ma foi, il est si étourdi, que je ne savais trop que penser de cette nouvelle.

—Elle est fausse, docteur, complètement fausse ; mon frère nous a quelquefois menacés d'une pareille folie, mais je suis sûre qu'il n'a jamais eu l'intention de mettre ce projet à exécution.

—Je le crois, parbleu ! je le crois ; mais on doit toujours s'attendre à quelque frasque de la part d'un pareil écervelé ! Il joue maintenant, et très-gros jeu, j'en suis certain. Jusqu'ici il a été heureux, c'est vrai ; mais que la chance tourne, que deviendra-t-il avec des dettes ? Ce ne seront pas ses appointements de lieutenant qui les payeront.

Blanche plaça un doigt sur ses lèvres et regarda son père.

—Plus bas, cher docteur, dit-elle, et, je vous en prie, n'en dites rien à mon père ; je parlerai raison à Albert, et j'espère qu'il m'écouterà. Mon père est déjà assez irrité contre lui ; il rentre tard, il passe toutes ses soirées au café et il ne peut souffrir les représentations. Quand on lui en fait, il s'emporte et me dit qu'il ne veut pas de cette vie monastique et abrutissante, qu'il veut être libre de manger et de dormir aux heures qui lui plaisent, qu'il va louer une chambre en ville ; que sais-je ? mille absurdités ; mais, s'il a mauvaise tête, il a bon cœur, et toutes ses résolutions s'évanouissent avec sa colère.

—C'est égal, il fera des sottises si l'on n'y prend garde ; la vie de garnison ne vaut rien à un caractère facile et indépendant comme le sien, je voudrais qu'il se mariât.

—Mais, docteur, songez donc qu'il n'a pas vingt-cinq ans !

—En êtes-vous sûre ? attendez, je vais vous dire cela.

On n'entendit plus le bruit des pincettes sur les chenets.

—Albert aura vingt-cinq ans après-demain matin, dit-il, et, je le répète, il faudrait une femme à ce garçon-là, une femme douce et sensée qui, sans en avoir l'air, le mènerait tout tranquillement et le retiendrait dans la ligne droite.

—Ce n'est pas la première fois que vous me dites cela, docteur, et, grâce à vous, j'ai révé plus d'un jour au mariage d'Albert. J'ai même fait des ouvertures ; je lui ai dit que j'aimerais à ce qu'il me donnât une sœur, et je suis allée jusqu'à lui désigner celles auxquelles j'aurais voulu donner ce titre. Savez-vous que mes avances ont été fort mal reçues ?

—Parbleu ! il vous a sans doute ri au nez ; mais aussi de qui lui parliez-vous ? je serais curieux de le savoir.

Blanche se mit à rire.

—Vous dites cela d'un petit ton dédaigneux qui me semble vraiment fort plaisant, dit-elle ; on voit bien que vous ne savez pas combien Albert se montre difficile. L'une est laide, l'autre guindée, une troisième sotte.

Bien qu'il ne soit pas précisément parfait, il ne se mariera, prétend-il, que quand il aura rencontré une femme réunissant tous les avantages possibles.

—Autant vaudrait prendre l'engagement de rester garçon ; mais depuis cette tentative vous êtes-vous tenue pour battue ?

—Non, j'ai plus de constance que cela, monsieur. Dites-moi, connaissez-vous Laure Dudressay ?

—La belle-fille de notre nouveau général ?

—Oui.

—Un peu, je l'ai vue l'autre jour.

—Comment la trouvez-vous ?

—Jolie, sémillante, vaniteuse.

—Oh ! mais docteur, vous êtes d'une méchanceté atroce, ce soir.

—Pas du tout ; vous me demandez mon avis, je vous le donne. Est-ce que je connais mademoiselle Dudressay, pour savoir ce qu'elle vaut sous le rapport de l'esprit, du caractère et du cœur ? Il y a quelques jours, je vois arriver dans le salon de madame d'Arbois une dame qui n'était que plumes et velours, et une jeune fille aux yeux vifs et à la tournure sautillante. Je me sauve après leur avoir adressé un salut qu'elles me rendent à peine, et, en sortant, je rencontre Albert, qui regardait en passant l'équipage arrêté devant la porte. "A qui cette voiture ?" lui demandai-je, et il me répondit. "Au général qui vient de nous arriver." J'ai d'ailleurs si peu regardé mademoiselle Dudressay, que je ne la reconnaîtrais probablement pas.

—Allons, il n'y a pas de mal, et vous avez seulement parlé en étourdi. Laure Dudressay est une amie de pension, ne l'oubliez plus, cher docteur.

—Ah ! pardon, je l'ignorais absolument. Serait-ce cette amie si chère dont on parlait tant aux vacances, autrefois ?

—Précisément.

—Je suis un maladroit de ne pas l'avoir deviné. Me pardonnez-vous ma franchise, Blanche ?

—Votre calomnie, s'il vous plaît. Je vous pardonne tout, à condition qu'il ne vous arrivera plus de dire du mal de Laure.

—Je m'y engage. Diable ! je n'aurais plus la vie sauve si j'agissais autrement.

—Eh bien, c'est de mademoiselle Dudressay dont j'ai parlé à Albert en dernier lieu. Il faisait l'empresé auprès d'elle, et, comme elle est à la fois bonne, jolie et riche, je ne prévoyais aucune objection. Vous ne devineriez jamais ce qu'il m'a répondu.

—Peut-être il l'a trouvée trop brune ?

—Non.

—Coquette ?

—Encore non, non, vous n'y êtes pas. "Ton amie est charmante, m'a-t-il dit gravement ; mais je ne la choisirai pas pour femme, elle est trop mondaine."

M. Jerson sourit, et, plaçant les pincettes entre ses jambes, il fixa sur Blanche ses petits yeux roux, sur lesquels retombaient comme un voile d'énormes sourcils grisonnants.

—Et cela vous étonne ? fit-il.

—C'est-à-dire qu'il y a des moments où je veux croire que mes oreilles m'ont trompé. Albert, qui ne se trouve heureux que dans le monde, et qui aime si passionnément le plaisir, oser se poser en moraliste et adresser à une jeune fille les reproches qu'à bon droit on pourrait lui adresser à lui-même ! n'est-ce pas étrange, docteur ?

—Mais cela arrive presque toujours ainsi, ma chère enfant. Ces hommes légers et frivoles se gardent bien d'épouser des femmes qui leur ressemblent. Et ils ont raison, et cela prouve qu'ils n'ont pas perdu tout bon sens, car le bonheur n'habiterait pas longtemps sous leur toit.

Blanche ne répondit pas à cette phrase, et M. Jerson se mit à refaire le feu, qu'il avait à peu près éteint.

Tout à coup l'enfant, qui, après avoir couché le chat sur le canapé, s'était mise à admirer les personnages de la tapisserie, s'approcha de Blanche en frottant de toute la force de ses petits poings fermés ses yeux que le sommeil commençait à appesantir, et, grimpant sur ses genoux :

—Pourquoi donc Raoul ne vient-il pas ce soir ? demanda-t-elle d'un ton pleureur.

Ce nom répondait, il paraît, aux pensées qui occupaient, en ce moment, l'esprit de la jeune fille, car elle se prit à sourire en regardant Fanny.

Le docteur avait entendu la demande de l'enfant. Il se tourna vers Blanche, et, la voyant prendre à deux mains la tête blonde qui s'appuyait sur son épaule et l'embrasser à plusieurs reprises :

—C'est cela, empêcher cette petite jaseuse de babiller, dit-il en souriant et à demi-voix ; qu'a-t-elle besoin de rappeler l'absence de Raoul, non plus que celle d'Albert ? L'heure s'avance, et ils n'arrivent pas : cela m'étonne un peu, je l'avoue, et je ne conçois pas que le sage Raoul, votre cousin et votre ami d'enfance, qui est pour vous un second frère, pour votre père un second fils, laisse passer la partie du dimanche sans y assister.

—Il ne viendra pas ce soir, dit Blanche d'un air contraint.

—Oui-dà, est-ce bien là ce que vous pensez, mon enfant ? j'en douterais volontiers, et, tenez, le voici, je crois.

Un coup frappé sur la porte extérieure fit trembler les vitres et tressaillir Blanche.

—Je ne connais qu'Albert et Raoul à frapper ainsi, dit M. de Plainville, qui, en ce moment, battait vivement les cartes.

—Vous croyez que ce sont nos jeunes gens ? demanda l'abbé.

—Oh ! j'en suis sûr, mais je ne saurais dire lequel.

M. Jerson se leva, se secoua, et, se penchant vers Blanche :

—Vous pourriez le dire, vous, n'est-ce pas ? prononça-t-il tout bas.

—Et si je me trompais, méchant docteur ? répondit Blanche en le regardant avec malice.

—C'est impossible, tout à fait impossible ; voyons, dites vite : est-ce Albert ? est-ce Raoul ?

Blanche se souleva sur son fauteuil et approcha ses lèvres de l'oreille du vieillard.

—Albert laisse le marteau retomber au moins trois fois, murmura-t-elle ; c'est Raoul.

Comme elle prononçait ces deux mots, la porte du salon s'ouvrit. Un jeune officier d'infanterie parut sur le seuil, et, se découvrant, s'avança dans l'appartement.

## II.

### COUSINE ET COUSIN.

Sans être régulièrement beau, Raoul avait un visage agréable, une physionomie intelligente, et aux quelques pas qu'il fit pour s'approcher de la table à jeu, on pouvait deviner la distinction de sa tournure et l'aisance de son maintien. Il salua profondément la vieille dame, serra les mains que les hommes lui tendirent, et, s'avançant vers Blanche, qui s'était remise à rouler entre ses doigts des papiers roses, qui devenaient ainsi de longues et frêles allumettes pour la lampe, il s'inclina devant elle avec une grâce respectueuse en lui adressant d'une voix pleine d'affectueuses inflexions cette question banale :

—Comment vous portez-vous, ma cousine ?

Avant que Blanche eût pu répondre, la forte voix de M. de Plainville se fit entendre.

—Sais-tu quelque chose de nouveau, Raoul ? s'écria-t-il.

—Je ne sais rien, absolument rien, mon oncle, répondit le jeune homme en se rapprochant de la table à jeu, après avoir embrassé Fanny, que son arrivée avait tout à fait réveillée.

—Je croyais que le jeune de Berval avait été blessé à la dernière affaire, reprit la vieille dame en rejetant en arrière par un geste plein de majesté les mentonnières de son bonnet qui venaient flotter sur ses cartes. Je n'ai pas osé demander à sa pauvre mère si elle avait reçu quelques nouvelles ; on m'a dit qu'elle était déjà demi-morte d'inquiétude. Quel affreux métier que celui d'un militaire ! Si Dieu m'avait donné un fils, M. d'Arbois aurait pu gronder, mais il n'aurait jamais porté l'épée.

—Les femmes sont toujours hostiles à la profession des armes, dit le docteur en revenant vers les joueurs ; cela fait plus d'honneur à leur sensibilité qu'à leur patriotisme.

—Est-ce que tu vas jouer aussi, Raoul ? cria en ce

moment la petite-fille du docteur, en tirant par un des pans la tunique de l'officier.

—Hum ! hum ! grommela M. Jerson en prenant sa grosse voix ; est-ce que les petites filles parlent aussi haut et font tant de tapage pendant la partie ?

Fanny baissa la tête en rougissant et courut se réfugier près de Blanche.

—Allez la consoler, dit le docteur à Raoul avec un fin et joyeux sourire.

Le jeune homme alla vers la cheminée, posa son képi sur la table à ouvrage, près de la lampe depuis quelque temps éteinte, et s'assit à la place que venait de quitter le docteur.

—Comme vous paraissez occupée de ces allumettes, Blanche ! dit-il doucement.

—C'est vrai, dit Fanny d'un petit ton de reproche, je t'en avais demandé avant l'arrivée de Raoul, et tu n'avais pas fait semblant de m'entendre. Veux-tu m'en donner, maintenant ?

Blanche frappa légèrement sur l'épaule de la petite fille.

—Vous voilà donc encore à faire l'indiscrète ! dit-elle d'un air moitié riant, moitié fâché. Depuis quand suis-je avare de mes allumettes ?

—Laissez-la faire des indiscrétions de ce genre, dit gaiement Raoul en enlevant Fanny et la plaçant sur ses genoux.

La petite fille frappa dans ses mains.

—Vois-tu, dit-elle à Blanche, il ne me gronde jamais, lui, et il me parle toujours, tandis que toi tu ne parles pas quand il n'est pas arrivé ou qu'Albert n'est pas là.

—Vraiment ? fit Raoul.

—Oui, vraiment, et il n'y a que bon papa qui l'ait fait parler ce soir ; avant, elle dormait... c'est-à-dire, non... elle ne dormait pas... si, elle dormait les yeux ouverts.

Blanche se mit à rire.

—Ne croyez pas cette enfant terrible, Raoul, dit-elle ; je n'étais pas ce soir plus silencieuse qu'à l'ordinaire, et, si elle m'a trouvée sérieuse, cela prouve qu'elle n'a pas fait attention à la conversation que j'ai eue avec le docteur, qui a pris en pitié mon isolement de ce soir.

—Vous m'adressez là un reproche indirect, dit Raoul en suivant le regard de sa cousine, dirigé avec intention sur la pendule qui marquait neuf heures et demie, et cependant, je vous le jure, je suis très-innocent de ce retard.

—Oh ! je m'attendais à ceci, repartit Blanche. Pas plus qu'Albert vous ne manquez de prétextes quand vous vous dispensez d'assister à la partie, et je crains toujours que vos camarades ne vous fassent trouver insipide à l'un et à l'autre notre réunion de famille. Ce soir, vous avez donc eu un grave empêchement ? Voyons, ajouta-t-elle en laissant tomber son papier sur ses genoux

et en s'appuyant au dossier de son fauteuil, vous plaît-il de me le dire ?

—Certainement. Vous n'ignorez pas que notre brave armée vient de remporter un nouvel avantage. Mes amis du 45<sup>e</sup> ont voulu fêter cette victoire, et j'ai dû me joindre à eux. J'ai porté tous les toasts possibles ; je me suis quelque temps mêlé à la foule de mes camarades, et, quand la gaieté est devenue assez bruyante pour faciliter ma sortie, je me suis esquivé. Eh bien, que dites-vous de mon excuse ? vous paraît-elle bonne ?

—Oh ! excellente... Il me resterait cependant un reproche à vous faire.

—Encore ?

—Oui ; vous eussiez dû ramener Albert.

—Sérieusement, Blanche, croyez-vous qu'il soit possible de faire abandonner une partie de plaisir à Albert ?

—Je ne sais trop ; si vous aviez essayé ?

—Je l'aurais fait inutilement, et, d'ailleurs, pardonnez-moi ce petit acte d'égoïsme, j'ai craint qu'Albert ne dévoilât mon projet de fuite ; j'aurais été, par conséquent, obligé de renoncer au plaisir de vous voir.

—C'est vrai, Raoul, mes reproches n'ont pas le sens commun, en vérité, dit Blanche avec un charmant sourire ; mais je vous prie de vous rappeler que si j'avais appris la nouvelle de la victoire, j'ignorais que vous dussiez la fêter, et j'entendais résonner à mes oreilles cette phrase que mon père m'adresse chaque fois que l'un de vous manque de se présenter à la soirée de famille : "Eh bien, on n'a pas vu ce garçon-là ce soir. De mon temps on aimait mieux le salon de ses parents que la salle banale d'un café."

—Aujourd'hui, vous aurez à donner la raison que je vous ai dite.

—Sans doute ; je vous prie de croire que je ne laisserai pas achever le reproche, et que je m'empresserai de mettre en avant l'excuse que vous m'avez fournie. Mon père, plus que tout autre, la comprendra. Albert ne sera pas grondé.

Cette causerie avait lieu à voix basse, et n'attirait en aucune façon l'attention des joueurs.

Le vieux docteur seul se détournait de temps à autre, et enveloppait les deux jeunes gens d'un regard satisfait plein de paternelle affection.

Ce fut Blanche qui reprit la première l'entretien un moment interrompu.

—La soirée que donne le président a fait tort à notre dimanche, dit-elle avec enjouement ; la partie jeune de notre société y est allée. Aujourd'hui, cependant, je comptais sur Laure Dudressay ; mais Lucie d'Arbois ayant demandé à madame Dudressay de l'emmener chez le président, Laure a dû accompagner sa mère. Au reste, cet arrangement avait son bon côté ; car ma tante d'Arbois nous restait, et je n'avais plus à craindre pour la partie de mon père.

—Mais si le docteur avait été pris comme quatrième, vous vous seriez trouvée complètement délaissée; ah! j'oubliais Fanny.

—Fanny, je vous assure, Raoul, préfère, et de beaucoup, la compagnie de mon chat à la mienne. Quand au docteur, je ne puis guère compter sur lui; quand il ne joue pas, il aime à regarder jouer. Ce soir il m'a cependant accordé la faveur d'un entretien intime.

—Serais-je indiscret de vous en demander le sujet?

—Non; il me parlait d'Albert.

—Je m'en doutais. Ce pauvre docteur prend au sérieux toutes les farces qui éclosent dans le cerveau d'Albert et qui n'ont jamais de suite, vous le savez bien.

—S'il s'inquiète, Raoul, c'est par affection pour nous; ce bon M. Jerson semble avoir reporté sur nous toute la tendresse qu'il avait pour ma mère.

Blanche avait prononcé ces dernières paroles d'une voix basse et émue, et ses yeux, attachés sur le vieillard, s'étaient soudain voilés, comme si des larmes y fussent venues.

—Je le sais, Blanche, répondit doucement le jeune homme, et je n'oublie pas qu'il a été le premier et presque l'unique confident de ma tante. "Faisons l'avenir de ces enfants, lui disait-il, et préparons leur bonheur à l'avance." Il me l'a avoué depuis, cette phrase était souveraine contre l'abattement et la tristesse de votre mère, et ils se mettaient tous les deux à parler de nous, de nous, qui ignorions si complètement la sollicitude dont ils nous entouraient. Mais à quoi bon évoquer ces souvenirs qui vous attristent? dites-moi plutôt quelle nouvelle fantaisie d'Albert troublait ce soir l'esprit du bon docteur.

—Il me demandait le plus sérieusement du monde si Albert ne s'était pas mis en pension en ville.

—Mais savez-vous que l'autre jour il prétendait que c'était chose décidée?

—Si je le sais, Raoul? je crois bien! Ne m'en a-t-il pas menacée en s'excitant le plus qu'il pouvait par des anathèmes lancés contre notre pauvre vieille Catherine et contre sa cuisine? Mais tous ces beaux projets s'évanouissent aussitôt formés.

—Et en connaissez-vous la raison?

—Albert à un excellent cœur, et il recule devant le chagrin que cette séparation étrange nous causerait.

—Oui, mais c'est aussi parce qu'il y a là quelqu'un qui oppose sa douceur d'ange à ses explosions de vivacité.

—Le rôle d'une femme n'est-il pas d'entretenir la paix dans la famille et de conjurer le plus possible les petits orages qui troublent la vie domestique? dit Blanche simplement.

—Oh! certainement; mais peu comprennent cette mission, avouez-le.

Blanche hocha la tête comme pour protester, puis elle reprit:

—Le docteur m'a encore dit qu'Albert joue depuis quelque temps. Est-ce vrai, Raoul?

—C'est vrai; mais je le surveille, et, s'il se laissait entraîner trop loin, je vous en avertirais.

—Je puis alors être tranquille. Surtout qu'Albert ne se doute pas du complot tramé par notre affection contre sa légèreté; il ne nous le pardonnerait pas.

—Oh! je suis sur mes gardes! Voulez-vous que je vous cite une des phrases d'Albert, à propos de la surveillance qu'il se doute que vous exercez sur lui?

—Citez, Raoul, mais citez vite, car ma tante consulte sa montre, et la partie va finir.

"—Je viens de m'échapper, me disait-il en riant l'autre jour; cinq minutes de plus, et j'étais pris pour la partie de whist. Ma petite sainte de sœur a eu beau me faire des yeux, je n'y ai pas pris garde. Tu ne le croirais pas, Raoul, mais elle va jusqu'à me surveiller et me sermoner." Ceci prouve clairement qu'il ne sait pas que je suis votre complice.

Blanche sourit, mais ne répondit pas. Les joueurs se dérangeaient bruyamment et venaient interrompre son entretien avec son cousin; madame d'Arbois chauffa le bout de ses pantouffles; il y eut quelques instants de conversation générale, et puis l'on échangea les souhaits de bonne nuit. Les vêtements de précaution étaient suspendus dans le corridor. La femme de chambre de madame d'Arbois jeta sur les épaules de sa maîtresse un vaste manteau à trois collets, vénérable débris d'un autre âge, et lui enfonça sur la tête un chapeau dont la vaste cuve se dressait fièrement au-dessus d'une passe allongée. Le domestique du docteur enveloppa dans un châle la petite Fanny, qu'il venait de ramasser endormie près du coffre à bois. M. du Pasquier et M. Jerson endossèrent leurs chauds burnous. Raoul, qui n'avait aucun vêtement superflu, put, au milieu du petit tumulte occasionné par ces préparatifs, s'approcher de sa cousine pour lui dire une fois encore: "A demain!"

ANNA ÉDIANEZ.

(La suite au prochain numéro.)

## UN PEU DE TOUT.

— Un vieillard, habitant le faubourg de Schaarbeck, à Bruxelles, avait un chien de la plus commune espèce qui ne le quittait jamais. Après une courte maladie le vieillard vint à mourir. Le pauvre animal, qu'on n'avait pu séparer de son maître pendant sa maladie, voulut le veiller après sa mort, et, pendant près de trois jours, il resta sous le lit du défunt, refusant de boire et manger. Cependant, l'heure des funérailles était venue, et l'on craignait que le chien ne laissât pas enlever le cadavre. On s'empara donc de force de la pauvre bête et on l'enferma jusqu'au lendemain. Enfin, on crut pou-

voir lui rendre la liberté, et l'on espéra qu'il accepterait quelque nourriture. Mais point : il refusa tout ce qu'on lui offrit et s'enfuit en tout hâte. On apprit le lendemain qu'après deux heures de recherches, il avait découvert la fosse où l'on avait, la veille, enterré son maître, et qu'il était resté longtemps couché sur la terre fraîchement remuée, hurlant et pleurant. Depuis lors, il ne s'est pas passé un jour sans que le pauvre animal rendit sa visite à la tombe de son maître. Il se faufille avec prudence dans le cimetière, comme s'il craignait d'en être chassé. Arrivé sur la fosse, il se couche en silence, et, d'une patte tremblante, remue faiblement la terre. Les surveillants ont une sorte de respect pour cette pauvre bête, et bien des gens qui entrent au cimetière avec insouciance en sortent les yeux pleins de larmes. Quant au chien, indifférent à la curiosité dont il est l'objet, il reste là pendant un quart d'heure, puis disparaît pour revenir le lendemain.

\*.\*

— M. le duc de Riario Sforza vient de mourir. C'était un vieillard charmant, épicurien d'esprit et de goût affable et bon, et donc la duchesse de Riario secondait admirablement l'aimable hospitalité. La mort du duc de Riario est un véritable deuil pour ses nombreux amis. L'un d'eux, qu'il recevait souvent à sa table, avait remarqué que son hôte s'absentait régulièrement du salon une demi-heure avant l'instant où l'on se mettait à table. Le secret de cette disparition fut découvert. Le duc ne confiait à personne le soin de faire son macaroni et son café ; aussi, quel café et quel macaroni ! Talleyrand, Cambacérés et le marquis de Cussy étaient dépassés dans ce même art où ils s'étaient fait une célébrité. Le duc de Riario fit, il y a quelques années, l'acquisition, à Ville-d'Avray, d'une jolie habitation qui lui coûta 40,000 francs : bonne affaire ! Mais le duc s'aperçut bientôt de l'exiguïté de la demeure qu'il destinait à la duchesse sa femme ; il y fit ajouter, en forme d'annexe, une serre magnifique, qui lui revint à 350,000 francs, et, malgré la spaciosité de ce local, tous les amis du duc et de la duchesse n'y pouvaient trouver place dans les charmantes réunions qu'ils savaient leur donner.

\*.\*

— Il vient de mourir à Paris, et dans une profonde misère, la doyenne des coryphées qui avait figuré dans le corps de ballet du temps du grand Vestris, c'est dire qu'elle n'était pas jeune. Voici ce qu'elle a raconté de son vivant sur cet illustre corps :

L'Opéra recrute son bataillon sacré dans les classes payées par le gouvernement ; là, quatre-vingts ou cent jeunes filles se livrent à tout ce que la danse a de plus fatigant et de plus horrible. Quelques mères, dévorant par la pensée les années qui séparent leurs enfants des guinées ou des roubles promis par la tireuse de cartes, assistent religieusement aux leçons ; elles ne perdent pas de vue ces beautés et ces talents en herbe sur lesquels reposent tant d'espérance ; elles sont sans pitié pour les tortures que subit la chair de leur chair. Elles voient d'un œil sec de grosses larmes sillonner les joues des pauvres petites appliquées à la question. Tous les matins le maître emprisonne les pieds de ses élèves dans une boîte à rainure ; là, talon contre talon genoux en dehors, les pieds martyrs s'habituent à rester d'eux-mêmes sur une ligne parallèle, c'est ce qu'on appelle se

tourner. Après une demi-heure de boîte, les élèves passent à un autre genre de supplice. Tour à tour elles posent chaque pied sur une barre qu'elles tiennent de la main opposée. C'est ce qu'on appelle *se casser*. Puis arrivent les assemblés, les jetés, les balancés, les ronds de jambe, les fouettés, les cabrioles, les pirouettes sur le cou-de-pied, les sauts de basque, les pas de bourrée, et enfin les entrechats à quatre, à six et à huit. Ces pauvres enfants, à peine ont-elles eu la force de se traîner jusqu'à la classe, mal vêtus, n'ayant dans l'estomac qu'une tasse de faux lait, coloré d'une cuillerée de faux café, elles font peine à voir. Souriez, dit le maître, et elles sourient ; pliez, et elles plient ; sautez, et elles sautent ; et cependant elles ont faim et soif, elles grelottent de froid ou elles étouffent de chaleur. Il s'agit bien ici de faim ou de soif, de froid ou de chaud ; qu'elles souffrent maintenant, plus tard elles auront talent, argent et réputation. Vaines promesses, vaines fatigues ! l'âge arrive, et souvent avec l'âge le talent n'est pas arrivé ; souvent aussi il a été étouffé par une cabale indigène ou par l'inimitié d'un ancien ami qui a voulu vendre trop cher ses services intéressés. Dans le royaume de la danse, il y a beaucoup d'appelées, mais peu d'éluës. Que de figurantes pour un premier sujet ! Que de misères à 800 francs pour une opulence cotée 40,000 francs par an.

\*.\*

— On connaît le tableau que M. Ingres, a intitulé **LE SPHINX**.

Le sphinx est acroupi, immobile mystérieux.

Devant lui se tient un personnage, le doigt en l'air et dans l'attitude de l'interrogation.

Le sphinx paraît contempler ce doigt avec surprise...

Or, il se trouvait dans Paris, à l'époque où la scène se passe, un Anglais atteint du spleen.

La maladie en était arrivée au dernier période.

L'Anglais allait mourir.—Rien n'y faisait.

—Je ne vois qu'un moyen de vous sauver, lui dit son médecin, c'est d'acheter le tableau de M. Ingres.

—Ah bah !

—Achetez-le... vous verrez !

L'Anglais acheta le tableau.

—Voici ce qu'il représente, dit alors le médecin :—Cet homme est un malpropre qui a mis son doigt dans quelque chose de sale, et il demande au sphinx :

—Qu'est-ce que cela sent ?

Il est facile de voir que le sphinx détourne le nez.

L'Anglais fut pris d'un fou rire qui le rétablit entièrement.

Quand il éprouve—de loin—un commencement d'attaque, il se fait apporter le tableau,—et il est guéri.

\*.\*

— Philibert Audebrand ayant invité à déjeuner un ami de province, l'amena au Café de Paris et fit servir les côtelettes traditionnelles.

Un voisin de table paya son addition avec un billet de mille francs.

Le garçon rapporta respectueusement la monnaie—en louis tout neufs—sur une assiette.

—Qu'est-ce que tu veux maintenant ? demanda Philibert à son ami.

—Moi ? dit l'ami en dévorant des yeux l'assiette aux mille francs, je voudrais bien un plat comme celui-là—si ça n'est pas trop cher !

# TANTUM ERGO,

A QUATRE VOIX.

Dédié à CÆCILIUS par Oct. PELTIER.

Andante Moderato.

TUTTI.

DESSUS.  
TAILLE.

*p*

Tan - tum er - - go sa - cra - - men - tum, Ve - ne - - re - mur

1<sup>re</sup> BASSE.  
2<sup>me</sup> BASSE.

Ge - ni - - to - - ri, ge - ni - - - to - - que, Laus et ju - bi - -

cer - - - nu - - - i, Et an - - - ti - - - quum do - - - cu - -

*f*

la - - - ti - - - o, Sa - - lus ho - - - nor vir - - - tus

men - tum No - - - vo ce - - - dat ri - - - tu - - - i.

quo - que Sit et be - - - ne - - - dic - - - ti - - - o,

SYMPHONIE.

*p*

Præs-tet fi-des sup-ple-men-tum, Præs-tet  
Pro-ce-den-ti ab u-tro-que, Pro-ce-

fi-des sup-ple-men-tum, Sen-su-um de-fec-tu-i.  
den-ti ab u-tro-que, Com-par sit lau-da-ti-o.

## VARIÉTÉS.

—La scène se passe en pays étranger. Nous sommes deux dans un wagon : un Anglais et votre serviteur.

—Ces messieurs ne fument pas ? demandent le conducteur en refermant la portière.

Réponse négative de ma part.

—Pourquoi nous faites-vous cette question ? dit l'Anglais.

—Parce que si vous fumiez dans ce wagon, au lieu de fumer dans le compartiment réservé aux fumeurs, vous tomberiez sous le coup de l'article 14.

—Quel est cet article 14 ?

Le conducteur s'éloigne sans répondre.

Jamais on ne vit un homme aussi curieux et aussi intrigué que mon compagnon de voyage. Il me supplia de lui dire en quoi consistait l'article 14, et attendu que je n'en savais pas plus long que lui, il se prit la tête dans les deux mains et poussa des soupirs de cahot.

Au bout d'un quart d'heure, je l'entendis murmurer :

—Je donnerais deux cents livres sterling pour connaître ce diable d'article 14.

Dix minutes après, il s'écria : " Ah ! quelle idée ! " à l'instar des personnages de comédie.

—Fumez-vous ? me dit-il.

—Jamais le mardi ; c'est un vœu. Et vous ?

—En aucun temps ; l'odeur du tabac me rend horriblement malade. Néanmoins, soyez assez bon pour me donner un cigare et une allumette.

—Pourquoi faire ? dis-je en lui offrant mon étui à cigares.

—Parbleu ! pour fumer. De cette façon, je finirai par faire connaissance avec ce mystérieux article 14, dont la révélation est devenue indispensable à la tranquillité de mon existence.

Bravement il alluma un cigare et courageusement il se mit à fumer, malgré la pâleur livide qui s'étendait sur son visage, malgré les gouttes de sueur qui perlaient sur son front, malgré les perturbations graves qui se produisaient dans son estomac en révolte.

Nous arrivâmes à une station. La tête du conducteur se montra à notre portière, et le dialogue suivant s'engagea entre l'employé et mon compagnon :

—Vous fumez ?

—Oui.

—Alors il faut vous rendre dans le wagon-tabagie.

—Et si je me rends à votre invitation, me direz-vous ce qu'est l'article 14 ?

—Non, puisque vous serez alors dans votre droit.

—En ce cas, je reste ici. Il faut absolument que je le connaisse.

—Soit, dit le conducteur, vous allez faire connaissance avec lui. Veuillez descendre.

—Enfin ! soupira l'Anglais.

Un éclair de joie brilla dans son œil bleu-faïence ; il sortit à la hâte du wagon, et à peine eut-il posé le pied sur la voie que le train se remit en marche, s'engouffrant dans un noir tunnel avec des sifflements aigus.

L'Anglais dut attendre le passage du convoi suivant, et n'arriva à sa destination qu'avec un retard de six heures. Un autre eût crié comme un paon ; pour lui, il se déclara très-satisfait.

—Je suis au comble de mes vœux, me dit-il le soir, en soupant à l'hôtel des *Quatre-Saisons*. Je connais l'article 14. Il est ainsi conçu : " Les voyageurs qui s'obstineront à fumer dans les compartiments autres que celui réservé aux fumeurs seront déposé sur la voie. "

\*.\*

—Aux derniers événements du Mexique, de nombreux officiers de l'armée mexicaine, qui portaient ombre au président Juarez, furent entassés dans les casemates de la citadelle de . . . , où le commandant de place leur rendait la vie des plus dures.

Parmi les corvées pénibles aux prisonniers, une surtout donnait lieu à une énergique opposition qui attirait sur les récalcitrants toutes les rigueurs du chef.

A tour de rôle, il fallait aller vider certain baquet, nécessaire dans toute prison, et qui n'est pas précisément un garde-manger.

Un de ces prisonniers—qui avait occupé un grade des plus élevés—vit arriver son tour.

Il manda le commandant et lui tint ce langage :

—Jusqu'au jour du jugement, j'ai le droit de porter mes décorations. C'est demain mon jour de corvée ; je mettrai mes quatre croix, et comme, jusqu'au dépôt, je rencontrerai sur ma route trente-cinq factionnaires, il seront tenus de me présenter les armes.—Réfléchissez !

Le lendemain la corvée était supprimée.

\*.\*

— M. D. . . . a trois filles.

Les deux premières sont fraîches et bien tournées, mais la troisième est impossible.

Visage triangulaire,

Nez,—extravagant,

Yeux—de travers,

Bouche—fendue au-delà des oreilles,

Menton—pointu.

Signe particulier : un peu bossue.

—Vous ne placerez jamais celle-là ? lui disait-on.

—Comme les autres, répondit M. D. . . .

—Et quel est le gendre qui consentirait ? . . .

—Je cherche un aveugle.

\*.\*

—Le directeur d'un journal naissant invitait un de nos confrères à lui apporter des articles.

—Volontiers, répondit l'homme de lettres ; mais votre caisse est-elle sérieuse ?

—Elle est si sérieuse, dit le gérant responsable, que les gens qui y ont passé—n'ont pas envie de rire !

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois . . . . . \$2.50

" " 6 mois . . . . . \$1.75

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er juillet on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits &c. doivent être adressés *franco* à M. le Gérant, au Bureau de l'*Echo*, No. 4, rue St. Vincent.